



Michel Espagne, Julie Gary et Guangyao Jin (dir.)

Conférences chinoises de la rue d'Ulm

Demopolis

2. L'intégration des « régions éloignées » à la « Chine »

Les débats sur la « Chine » au sein des cercles académiques chinois durant la première moitié du xx^e siècle

Ge Zhaoguang

DOI : 10.4000/books.demopolis.2373
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Demopolis
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
ISBN électronique : 9782354571672



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ZHAO GUANG, Ge. 2. *L'intégration des « régions éloignées » à la « Chine » : Les débats sur la « Chine » au sein des cercles académiques chinois durant la première moitié du xx^e siècle* In : *Conférences chinoises de la rue d'Ulm* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2017 (généré le 04 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/2373>>. ISBN : 9782354571672. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.2373>.

L'intégration des « régions éloignées » à la « Chine »

*Les débats sur la « Chine »
au sein des cercles académiques
chinois durant la première moitié
du XX^e siècle*

GE Zhaoguang

S'agissant de la formation de la Chine moderne, de son territoire et de son peuple, il convient, entre autres, de revenir sur le rôle joué par les cercles académiques: ils ont durant les années 1920-1930, au fil du processus historique qui s'est déroulé à partir de la fin de la dynastie Qing, largement influencé à travers leurs débats et prises de position la reconstruction du récit historique national. *Quid* de la « Chine » et de « la nation chinoise »? Sans y chercher — ce n'est pas le rôle de l'historien — matière à émettre un quelconque jugement de valeur concernant la légitimité et la rationalité du modèle d'État chinois moderne ou à formuler une quelconque ordonnance propre à guérir les maux « intérieurs » et « extérieurs » auxquels fait face la Chine moderne, on remarquera que les efforts des principaux cercles académiques chinois pour intégrer les « régions éloignées » à la « Chine », pays aux ethnies et aux territoires tout à fait singuliers, ont probablement précipité le développement de la « Chine » moderne.

Comment la Chine contemporaine est-elle devenue une « nation » ?

En 1958, dans un ouvrage intitulé *Confucian China and Its Modern Fate: A Trilogy*, l'universitaire américain Joseph R. Levenson a formulé sur la transition de la tradition à la modernité opérée par la Chine un jugement catégorique :

Dans une large mesure, l'histoire intellectuelle de la Chine moderne a consisté en un processus visant à passer de *tianxia* (天下, litt. « tout ce qui se trouve sous le Ciel ») à *guojia* (國家, litt. « pays-maison », autrement dit « nation »)¹.

Ce postulat, devenu un leitmotif — « *cong tianxia dao wanguo* 從天下到萬國² » — rappelle avec force que la Chine, marquée par le concept traditionnel de *tianxia* et son système de tribut, fut contrainte de se tourner vers le nouvel ordre international des nations modernes et, s'éloignant des idéaux culturels confucéens, de se plier aux normes universelles définies par l'Occident moderne. C'est, à n'en pas douter, « la propagation graduelle de la culture occidentale vers l'Orient » (*xi chao dong jian* 西潮東漸) qui aura été à l'origine de ces changements fondamentaux. De l'influence culturelle des missionnaires à la fin des Ming jusqu'aux canonnières pénétrant dans les ports à la fin des Qing, le système politique, les sciences et technologies ainsi que les idées culturelles de l'Occident moderne ont peu à peu induit un profond bouleversement de la Chine, touchant jusqu'à son identité propre³.

Néanmoins, ce jeu spécifique — choc (Occident)/réaction (Chine) — ne représente qu'un aspect de la transformation constatée : après tout, la Chine était un empire traditionnel gigantesque, que l'Histoire destinait de toute façon à devenir une nation moderne. Ce qui,

1. LEVENSON Joseph R. 1968, p. 103 (trad. chinoise p. 87). Voir aussi Hsü Immanuel 1960.

2. « De tout ce qui est sous le Ciel à toutes les nations ».

3. Cette théorie proposée par John K. Fairbank et Joseph R. Levenson dans les années 1950 fut sévèrement critiquée au cours des dernières décennies. Cette critique est assurément justifiée, mais nous aimerions ajouter que ce paradigme moderniste « choc – réaction », bien que certainement problématique, conserve, sous réserve de quelques modifications et ajouts, un pouvoir explicatif considérable sur le plan historique.

dans cette transition de l'empire traditionnel (qui se démarquait de tous les autres pays, y compris de son voisin le Japon) à la nation moderne, différencie la Chine des autres nations, c'est certes « le passage de *tout ce qui est sous le Ciel à toutes les nations* », mais c'est également, de façon notable, « l'intégration des régions éloignées à la Chine » (*na siyi ru Zhonghua* 納四裔入中華). En d'autres termes, sur la base du territoire et des groupes ethniques de l'empire des Qing, la Chine s'est efforcée d'intégrer peu à peu divers groupes ethniques situés à sa périphérie à une « nation chinoise » (*Zhonghua minzu* 中華民族), pour former en définitive un gigantesque « empire » (*diguo* 帝國) ou « nation » (*guojia* 國家) moderne (multi-) ethnique.

À négliger l'intrication de ces deux processus historiques, on demeure dans l'impossibilité de comprendre la « Chine » actuelle. Mais on ne saurait rendre compte de cette intrication et de ce mouvement complexe sans en revenir aux facteurs suivants :

- L'idéal d'« unification » (*yitong* 一統) et le concept de « Chine » (*Zhongguo* 中國) issus de la pensée chinoise traditionnelle ont considérablement influencé les politiques et intellectuels chinois qui ont œuvré à la reconstruction de la « Chine ».
- Si cet idéal et ce concept ont exercé un grand pouvoir mental, c'est néanmoins l'expansion territoriale du grand empire des Qing qui aura joué le rôle déterminant; elle est le facteur essentiel des nombreux problèmes ultérieurs. La république de Chine et, dans la foulée, la République populaire de Chine ont hérité des ethnies, du territoire et des religions de l'empire des Qing: les débats portant sur le territoire, les ethnies, et l'identité de la « Chine » ont donc *de facto* pour point de départ l'histoire de la dynastie des Qing.
- Enfin, si le contexte international a pesé sur la reconnaissance interne des ethnies et du territoire « chinois », le Japon aura probablement tenu, à cet égard, un rôle plus déterminant que celui de l'Occident. En effet, la pression exercée par ce pays à partir de 1894 a créé un climat particulièrement propice à la réflexion sur les problèmes territoriaux, ethniques et identitaires de la Chine et sur sa conscience d'elle-même en tant que pays.

Comment les cercles académiques modernes, notamment les historiens, archéologues, anthropologues et linguistes, depuis la fin des Qing jusqu'à la république de Chine, se sont-ils efforcés d'« intégrer les régions éloignées à la Chine » en même temps qu'avait lieu la transition « de *tout sous le Ciel* à *toutes les nations* », et ont-ils engagé un débat sur la « Chine » ou la « nation chinoise⁴ » ?

La « république des cinq ethnies » et « l'expulsion des Tatars » : différentes façons d'envisager la reconstruction de la « Chine » à la fin des Qing

Rappelons les faits historiques suivants, relatifs à la reconstruction de la « Chine » à la fin des Qing et durant les premières années de la République⁵.

Après avoir traversé les guerres de l'Opium, la révolte des Taiping, la première guerre sino-japonaise, la réforme des Cent Jours et le mouvement des Boxeurs, le grand empire des Qing se trouve au début du xx^e siècle dans une situation critique, menacé à l'extérieur par les grandes puissances occidentales et le Japon qui procèdent à son démembrement, et mis en cause à l'intérieur par des forces révolutionnaires qui doutent de sa légitimité dynastique. À partir de 1901, Zhang Taiyan 章太炎⁶ et d'autres

4. Prendre en compte l'intrication de ces deux processus historiques nous permet de comprendre la « Chine » d'aujourd'hui, qui incarne à la fois une nation moderne et un empire traditionnel ; de comprendre également les velléités séparatistes actuelles des pays voisins, ainsi que les trois difficultés auxquelles la Chine est confrontée : la vague d'attaques lancée par le monde occidental, les différences entre ses groupes ethniques, et son identité régionale. Ce constat permet également d'appréhender pour quelle raison les milieux intellectuels chinois peuvent réfléchir à la signification contemporaine de la transformation du pays, mettre l'accent sur « l'unité dans la diversité » (*duoyuan yiti* 多元一體) et dans le même temps, continuer d'utiliser les termes « sinisation » (*hanhua* 漢化) et « acculturation » (*hanhua* 涵化) pour dépeindre la Chine.

5. Sur ce point, on peut consulter les travaux consacrés par le chercheur japonais Yoshikai Masato aux discours modernes sur l'histoire des Miao : YOSHIKAI Masato 2008-2011, en particulier les sections 1 à 3. Ces travaux ont été une grande source d'inspiration lorsque nous avons été amené à en produire le compte-rendu, cf. GE Zhaoguang 2012.

6. Zhang Taiyan 章太炎 (1869-1936) : influencé très tôt par les écrits de résistance

affirment à maintes reprises que la Chine devrait être gouvernée par les descendants de l'empereur Yan (Yandi 炎帝) et de l'empereur Jaune (Huangdi 黃帝), mais que les Hu de l'Est (*Dong Hu* 東胡) « ont envahi le cœur du pays, volé le trône, et exercé une mauvaise influence sur la Chine⁷ ». Ceux qui sont ainsi désignés comme « Hu de l'Est » ne sont autres que les Mandchous qui, selon Zhang Taiyan, ne sont pas de la même race que les Chinois (Han) : « Le langage, la politique, la religion, l'alimentation et le logement, tout différerait chez eux de la terre d'origine des Han⁸ », aussi considère-t-il le renversement de la dynastie Ming, [dernière dynastie chinoise dominée par les Han], comme une chute de la Chine⁹. Il s'agit d'une opinion dominante à l'époque : les révolutionnaires également se servent du nationalisme Han comme force de mobilisation pour renverser la dynastie Qing, à l'instar de Zou Rong 鄒容 et Chen Tianhua 陳天華 qui publient respectivement *Geming jun* 革命軍 (*L'armée de la Révolution*)¹⁰ et *Jingshi zhong* 警世鐘 (*Alarm Bell*)¹¹, incitant au nationalisme.

antimandchoue des auteurs loyalistes Ming, il adhère aux principes du mouvement réformateur conduit par Kang Youwei. Après guerre contre le Japon, pour fuir le mandat d'arrêt lancé par Cixi contre les réformistes, il se réfugie à Taiwan, puis à Yokohama, avant de regagner Shanghai en 1900. En 1902, de nouveau réfugié au Japon, il encourage plusieurs organisations révolutionnaires puis, de retour à Shanghai, publie des écrits radicaux contre le régime impérial, qui lui valent trois ans d'emprisonnement. De retour au Japon il devient l'un des polémistes majeurs du groupe révolutionnaire anti-mandchou et pro-républicain, formé par de jeunes étudiants chinois sous la direction de Sun Yatsen, dont il rejoindra plus tard le gouvernement à Canton (1917).

7. Zhang Taiyan, « Tao Manzhou xi » 討滿洲檄 (« L'appel aux armes contre les Mandchous »), in ZHANG Taiyan 1985, vol. 4, chap. 2, p. 190.

8. Zhang Taiyan, « Bo Kang Youwei lun geming shu » 駁康有為論革命書 (« Réfutation des travaux de Kang Youwei sur la Révolution »), *ibid.*, p. 173.

9. Zhang Taiyan, « Zhongxia wangguo erbai sishi'er nian jinnianhui shu » 中夏亡國二百四十二年紀念會書 (« Note commémorative pour le 242^e anniversaire de la chute de la Chine »), *ibid.*, p. 188.

10. « Balayons des milliers d'années d'autocratie, débarrassons-nous d'autant d'années d'esclavage. Exécutons ces cinq millions de bêtes sauvages de la race des Mandchous, et nettoignons deux cent soixante années de profonde humiliation, terrible et cruelle. » Zou Rong 1971, p. 1.

11. Voir notamment Chen Tianhua, « Jueming shu » 絕命書 (« Billet écrit avant la mort »), 1905, in ZHANG Dan & WANG Renzhi 1977, vol. 2, p. 153.

La distinction entre Chinois (*hua* 華) et barbares (*yi* 夷) est un concept qui s'est progressivement forgé depuis la dynastie Song. Contrairement à la dynastie Tang où l'idéal était celui d'un empire « vaste et infini, où Chinois et barbares ne feraient qu'un », les Song estimaient qu'il n'était pas nécessaire que les Chinois et les barbares communiquassent entre eux, et considéraient que l'empire des Tang « célébrait un vain renom et souffrait de vrais maux¹² ». Par la suite, si l'on excepte la dynastie mongole des Yuan et la dynastie mandchoue des Qing, on aura recours, depuis les Song jusqu'aux Ming, à une stratégie consistant essentiellement à réduire la Chine à un royaume Han : cette conception se mue à la fin des Qing en un nationalisme Han. Se fondant sur les tendances mondiales de l'époque, les révolutionnaires qui incitaient à se mobiliser contre les Qing étaient convaincus que « aujourd'hui est l'ère du nationalisme¹³ ». La fondation de la nouvelle république de Chine requiert donc d'expulser les ethnies étrangères : comme l'explique Zhang Taiyan dans son « Explication de la république de Chine » (« *Zhonghua minguo jie* » 中華民國解), c'est la raison pour laquelle le pays se nomme « empire du Milieu » (*Zhong guo* 中國), par opposition aux quatre « régions éloignées » (*si yi* 四裔) — Mandchourie, Tibet, Mongolie et Xinjiang —, qu'il n'y avait pas lieu d'inclure dans la république de Chine¹⁴. Dans cette même logique, la reconstruction postrévolutionnaire de la « république de Chine » doit être conforme à la vision des Song et des Ming : un État-nation Han dont le territoire serait à nouveau composé de quinze provinces comme sous la dynastie Ming.

Cependant, une autre façon de penser voit le jour avec ceux que l'on nommera plus tard les loyalistes ou les conservateurs. En 1901, Liang Qichao 梁啟超 publie une « Discussion sur l'histoire de la Chine » (« *Zhongguo shi xulun* » 中國史敘論) où il affirme que les ethnies Miao, tibétaine, mongole, Xiongnu et toungouse doivent

12. FAN Zuyu 1981, vol. 6.

13. Zhang Taiyan, « Réfutation des travaux de Kang Youwei sur la Révolution », *op. cit.*, p. 174. Dans son « Explication de la république de Chine » (« *Zhonghua minguo jie* » 中華民國解), Zhang Taiyan précise qu'il fait du nationalisme un moyen et non un principe. Cf. ZHANG Taiyan 1985, vol. 4, chap. 1, p. 256.

14. Zhang Taiyan, « Explication de la république de Chine », *op. cit.*, p. 252.

faire partie au même titre que l'ethnie Han de « l'histoire chinoise » et de la « Chine ». Afin d'anticiper les interrogations du lecteur concernant un pays multiethnique, Liang Qichao souligne que les ethnies n'ont cessé d'évoluer et de s'amalgamer au cours de l'histoire, et que même l'ethnie Han n'est pas un cas à part. Il pose ainsi la question toute rhétorique : l'ethnie Han prétend descendre de l'empereur Jaune, mais « sommes-nous vraiment issus d'un même ancêtre¹⁵ ? »

En réalité, Liang Qichao approuve le nationalisme, mais à la différence de Zhang Taiyan, il n'en fait pas une force de mobilisation dans la révolution ethnique interne à la Chine ; il l'utilise comme un concept global de résistance contre la menace extérieure de l'impérialisme¹⁶. En 1903, Jiang Zhiyou 蔣智由 (également connu sous le nom de Guanyun 觀雲) publie un texte intitulé « Histoire des anciennes ethnies chinoises dans la haute antiquité » (« Zhongguo shanggu jiu minzu zhi shiying » 中國上古舊民族之史影) dans le numéro 31 du *Xinmin congbao* (新民叢報, *Nouveau citoyen*), où il cite la théorie de chercheurs japonais selon laquelle l'ethnie Miao peuplait la Chine au tout début, tandis que l'ethnie Han, allochtone, serait apparue seulement plus tard. En réalité, Jiang Zhiyou ne souscrit pas entièrement à la théorie « Miao d'abord, Han ensuite » (*Miao xian Han hou* 苗先漢後), mais (1) il approuve la vision de l'histoire comme « survie du plus apte », telle qu'on la trouve dans la théorie de l'évolution ; (2) il suggère qu'on ne doit pas se cramponner au concept traditionnel d'une Chine Han ; (3) il incite les Chinois à se souvenir de l'esprit « martial » du peuple Han durant l'antiquité, toujours prêt à prendre les armes pour laver l'humiliation nationale¹⁷. En 1905, Liang Qichao publie des « Observations sur les ethnies chinoises dans l'histoire » (« Lishi shang zhongguo minzu zhi guan cha » 歷史上中國民族之觀察), où il souligne que l'ethnie Han désignée généralement comme « nation chinoise »

15. Liang Qichao 梁啟超, « Zhongguo shi xulun » 中國史敘論 (« Discussion sur l'histoire de la Chine »), chap. 5 « Les races humaines », in LIANG Qichao 1936, p. 5-7.

16. Liang Qichao, « Guojia sixiang bianqian yitong lun » 國家思想變遷異同論 (« Sur les différences et similitudes de la pensée nationale au cours de son évolution »), *ibid.*, p. 20-21.

17. JIANG Zhiyou 1903.

n'est pas monoethnique et consanguine, mais bel et bien métissée de plusieurs ethnies¹⁸. La même année, Jiang Zhiyou publie quant à lui une « Étude sur la race chinoise » (« Zhongguo renzhong kao » 中國人種考) qui approuve la théorie soutenue par Terrien de Lacouperie sur l'origine occidentale de la race chinoise. Il utilise cette théorie de « l'origine occidentale » (*xilai shuo* 西來說), d'une part, pour vaincre l'obstination des Chinois Han, et, d'autre part, pour les encourager à recouvrer leurs hautes ambitions et leur esprit de tolérance¹⁹. Selon la vision de Liang Qichao, si la Chine proprement dite contient dix-huit provinces, elle devrait également inclure les territoires dépendants, à savoir la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang et le Tibet : « La Chine est foncièrement un grand pays unifié, avec une race unifiée, un langage unifié, une littérature unifiée et une religion unifiée²⁰. »

Au début du xx^e siècle, révolutionnaires et conservateurs se livrent une bataille idéologique féroce. Il est significatif que moins de dix années plus tard, alors que le parti révolutionnaire renversera la dynastie mandchoue des Qing, dans une certaine mesure grâce à la ferveur nationaliste Han, nul dans le nouveau pouvoir ne supportera d'être accusé de « céder les territoires » et de « diviser le pays ». Les révolutionnaires, ne pouvant s'appuyer entièrement sur les forces armées pour mettre en place un nouveau régime politique, n'auront d'autre choix que d'accepter les compromis. C'est ainsi que lors de la reconstruction du peuple et du pays de la nouvelle république de Chine, l'on continuera d'adhérer aux stratégies des conservateurs. En 1911, l'empereur des Qing promulgue un édit d'abdication dans lequel il demande que le pays soit préservé en tant que « république des cinq ethnies » (*wuzu gonghe* 五族共和), « réunissant les territoires complets des ethnies mandchoue, Han,

18. Liang Qichao, « Lishi shang zhongguo minzu zhi guan cha » 歷史上中國民族之觀察 (« Observations sur les ethnies chinoises dans l'histoire »). À cette période, son point de vue quant aux classifications des ethnies chinoises diffère légèrement de celui qu'il exprime dans sa « Discussion sur l'histoire de la Chine ». Voir *Xinmin congbao* n°56 (15/2/1905) & n°57 (1/3/1905).

19. JIANG Zhiyou 1905.

20. Liang Qichao, « Zhongguo dili dashi lun » 中國地理大勢論 (« Sur les grandes tendances géographiques de la Chine »), in LIANG Qichao 1936, p. 77-78.

mongole, Hui et tibétaine en une grande république de Chine ». Lorsque la république de Chine est établie en janvier 1912, Sun Yatsen 孫中山 en devient le président provisoire et annonce l'acceptation de la « république des cinq ethnies » comme faisant partie de ses plans de reconstruction nationale. Dans son discours inaugural, il s'engage à réaliser l'unité territoriale de la Chine et à « réunir les territoires Han, Mandchou, Mongol, Hui et Tibétain en une seule nation » ; la position du parti révolutionnaire à l'égard de ces régions évolue alors du choix de « l'exclusion » vers celui de « l'intégration²¹ ».

Le débat semble enfin marquer un temps d'arrêt. Comment l'expliquer ? Il convient de prendre en compte ici la pression et l'influence exercées par le Japon. En 1894, la Chine avait été vaincue lors de la première guerre sino-japonaise et avait dû signer, en 1895, le traité de Shimonoseki, par lequel elle cédait Taiwan, entre autres territoires. Cela donna lieu en Chine au plus grand bouleversement intellectuel depuis des milliers d'années, et força le pays à modifier son attitude, passant du « changement à l'intérieur de ses traditions » (*zai chuantong nei bian* 在傳統內變) au « changement à l'extérieur de ses traditions » (*zai chuantong wai bian* 在傳統外變). Cependant, au Japon, cette victoire déclencha nombre de débats : la Chine devait-elle être « préservée » ou « morcelée » ? Les articles écrits par Yukio Ozaki, « Affaires concernant la Chine » (« Zhina chufen an » 支那處分案) et par Ariga Nagao, « Stratégie de préservation de la Chine » (« Zhina baoquan ce » 支那保全策), sont particulièrement provoquants à cet égard²². Durant l'année 1898, au moment de la réforme des Cent Jours, la traduction de l'article « Sur la préservation de la Chine » (« Cun Zhongguo shuo » 存中國

21. Il existe de nombreuses études sur ce sujet. Voir par ex. YANG Tianshi 1993, HUANG Xingtao 2002 ou ZHOU Jinghong 2006.

22. Ces deux articles et des conférences au contenu similaire de ces deux auteurs ont été traduits et publiés à maintes reprises, témoignant de l'attention qu'ils ont soulevée en Chine. Le premier article fut mentionné dans le discours « Zhina miwang lun » 支那滅亡論 (« Sur la destruction de la Chine »), *Qingyi bao*, n°75-76 (2/11/1901), ou dans le volume *Bingtun Zhongguo ce* 並吞中國策 (*Stratégies pour l'annexion de la Chine*), Kaiming shudian, 1903 ; le second fut publié notamment dans le *Wajiao bao* n° 29 (14/11/1902) et le *Jingshi wenchao* n°4 (8/8/1903).

說) paru dans le journal japonais *Zhong-wai shilun bao* (中外時論報, *Débats sino-étrangers*), fut publiée dans le n° 55 (9/6/1898) de la revue *Zhixin bao* (知新報, *The Reformer China*). Après l'échec de la réforme des Cent Jours, la traduction de l'article « Stratégie sur la partition de la Chine » (« Guafen zhongguo ce » 瓜分中國策) parue dans le journal japonais *Riben shishi bao* (日本時事報, *Actualités japonaises*) fut publiée dans le n° 4 (15/11/1898) du *Yadong Shibao* (亞東時報, *East Asia Times*), et porta donc à la connaissance des intellectuels chinois les graves problèmes auxquels était confrontée la Chine. L'année suivante, le 31 janvier 1899, l'article de Ariga Nagao, « Théorie sur la préservation de la Chine » (« Zhina baoquan lun » 支那保全論) fut publié sous le titre « Les taoïstes volants » (« Feitian daoren » 飛天道人) dans le n° 5 du *Yadong Shibao*. Cet article, initialement publié dans le journal japonais *Waijiao shibao* (外交時報, *Affaires étrangères*), soulève dès ses premières lignes la question de savoir si la Chine doit être conservée dans son intégrité ou morcelée.

Il s'agit d'un sujet de débat incontournable dans les cercles politiques et académiques japonais après 1895. D'une part, le Japon d'alors se perçoit comme le « sauveur de l'Asie », le pays ayant agrandi son espace en annexant la Corée et en s'étendant jusqu'en Mandchourie et en Mongolie voisines; d'autre part, il tente de confiner la Chine dans les territoires Han situés au sud de la Grande Muraille, la transformant en une nation Han. La Société d'Asie orientale (*Dongya hui* 東亞會) et la Société de la culture commune (*Tongwen hui* 同文會), soutenues à cette époque par Konoe Atsumaro²³, expliquent la domination du Japon en Asie par « la théorie de la survie du plus apte » et discutent de la relation d'interdépendance entre le Japon et la Chine en se fondant sur « la théorie

23. Durant l'ère Meiji, Konoe Atsumaro 近衛篤磨 (1863-1904), troisième président de la chambre des pairs, fut une figure centrale du mouvement panasiatique. Il fonde un mouvement politique pro-Asie, avec la Société de la culture commune d'Asie orientale (*Tōa-dōbun-kai* 東亞同文會), qui prône la compréhension mutuelle et l'amélioration des relations entre le Japon et la Chine après la guerre sino-japonaise (1894-1895). En 1900, la société fonde à Nankin le Collège de la culture commune d'Asie orientale (*Tōa-dōbun-shoin* 東亞同文書院), qui enseigne aux étudiants japonais désirant apprendre le mandarin et la culture chinoise et finance une école à Tokyo pour les étudiants chinois voulant effectuer des études supérieures au Japon.

de l'identité de la langue et de la race²⁴ » (*tongwen tongzhong lun* 同文同種論). Ainsi prennent forme pour le Japon, de manière concomitante, l'ambition de sauver l'Asie de l'Est en devenant « chef de ligue » (*meng zhu* 盟主) et l'idée selon laquelle la Chine devrait abandonner les régions éloignées. Un intellectuel japonais le formule ainsi :

Cette tendance s'est formée à la suite de l'éclatement de la guerre opposant les Qing aux Japonais, dans un contexte où l'intérêt des citoyens [japonais] pour le continent asiatique allait croissant. Cette tendance s'est également dessinée avec en toile de fond la rapide ascension du Japon devenant un État moderne durant la troisième décennie de l'ère Meiji, la prise de conscience nationale grandissante d'être une nation asiatique, et la célébration d'une culture orientale unique face à la culture occidentale²⁵.

Cette évolution fera naître chez les Japonais le sentiment que la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée font quasiment partie de leur territoire national.

D'après Ariga Nagao, qui préconise lui la « préservation de la Chine », « il existe pour ce faire deux stratégies : la première consiste à se préserver par ses propres moyens, la seconde à recourir à des moyens extérieurs ». Cependant, compte tenu des circonstances de l'époque, il était impossible à la Chine de se protéger elle-même : du fait des agressions commises par les grandes puissances, ainsi que de la pauvreté et de la faiblesse accumulées de longue date, la Chine n'était pas en mesure de résister. Mais dans le cas d'un recours à autrui, à quelle puissance se fier ? Selon l'analyse de Nagao, deux options se présentent : la première, dite « aide unique », signifie que la Chine se placerait sous l'égide d'une puissance internationale, la seconde, dite « aide plurielle » se réfère à « deux ou trois pays puissants qui scelleraient une alliance pour la soutenir dans cette

24. Voir SAKEDA Masatoshi 1978, p. 113 ; BANNO Junji 1974, p. 39.

25. Dans l'article « Développement au cours de l'ère Meiji du point de vue de l'histoire du Japon » (« Tōyō shijō yori mitaru Meiji jidai no hatten » 東洋史上より観たる明治時代の發展), publié en 1913, Kuwabara Jitsuzo évoque la montée en puissance du Japon avec des titres tels que « L'annexion de la Corée », « L'hégémonie de l'Asie orientale », « Grande puissance mondiale », « Exportation culturelle », « L'éveil de la population asiatique », déclenchant l'enthousiasme général au sein des cercles académiques japonais de cette époque. Voir KUWABARA Jitsuzo 1968, vol. 1, p. 551-563.

situation désastreuse²⁶ ». En revanche, dans « Affaires concernant la Chine », Yukio Ozaki est partisan d'annexer complètement la Chine, « comme les Yuan l'ont fait avec les Song, les Qing avec les Ming et le Royaume-Uni avec l'Inde ». Il estime en effet que les Chinois « excepté la cour impériale, ignorent qu'ils ont un État. [...] Sans sens de l'État dans un peuple, ses forces armées auront beau être puissantes, le pays est voué à disparaître » ; c'est pourquoi il serait préférable d'effectuer la partition de la Chine le plus tôt possible²⁷. En réalité, « préservation » ou « partition » impliquent toutes deux un démembrement du grand empire multiethnique de Chine.

La situation est différente en Chine même. Si les politiciens avaient envisagé de renoncer à la Mandchourie et à la Mongolie, personne en revanche, comme on l'a rappelé ci-dessus, ne pouvait accepter de porter la responsabilité de « découper les frontières et diviser les terres », ce qui aurait conduit à « couvrir le pays d'opprobre en aliénant sa souveraineté ». Les dirigeants politiques de la république de Chine, qu'il s'agisse de Sun Yatsen ou de Yuan Shikai 袁世凱, ne pouvaient que s'attacher à sauvegarder un pays au vaste territoire multiethnique. Si les intellectuels avaient bel et bien admis la théorie européenne d'« État-nation », le concept traditionnel de « grande unification » de l'Empire exerçait encore une profonde influence et, confrontés à cette inertie, les cercles académiques continuaient d'employer les concepts traditionnels de « Chine » et d'« empire du Milieu ». Dans cet état de choses, on peut dire que ce sont les intentions politiques impérialistes du Japon qui eurent pour effet d'inciter les intellectuels chinois à relancer et prolonger leurs discussions relatives aux ethnies et à la nation, et à revoir leur position quant à la préservation de la Chine.

Depuis le bouleversement républicain jusqu'au mouvement du 4 mai, le concept de « nation chinoise » fut largement admis dans un contexte de troubles intérieurs et d'incursions étrangères²⁸.

26. ARIGA Nagao 1899, p. 7.

27. OZAKI Yukio 1899, p. 92-93.

28. Durant les premières années de la République, l'expression « nation chinoise » est couramment employée, illustrant une large approbation de « l'intégration à la Chine de chaque groupe ethnique des régions éloignées ».

Durant les années 1920 et 1930, sous l'impulsion de nouvelles crises, une tendance voit le jour qui met l'accent sur l'idée que « le peuple chinois est un ensemble » (*Zhonghua minzu shi zhengge de 中華民族是整個的*), dans une tentative d'« intégrer les régions éloignées à la Chine » sur les plans académique et idéologique.

« Le peuple chinois est un ensemble » : la nouvelle orientation des cercles académiques chinois durant les années 1920 et 1930

Durant les années 1920, des différences intrinsèques opposent les deux plus importants courants académiques de Chine sur la question de définir la « Chine » et de forger son « identité ». Le premier courant de pensée critique l'hypothèse avancée par Terrien de Lacouperie de « l'origine occidentale de la civilisation chinoise » qui avait percolé du Japon en Chine à la fin du XIX^e siècle (ainsi que la conception découlant de cette hypothèse théorique, selon laquelle la race Miao était installée en Chine avant la race Han²⁹). Ce courant rectifie également le postulat de Johan Gunnar Andersson, fondé sur des données archéologiques, qui posait que la culture de Yangshao (poterie peinte) s'était propagée d'ouest en est. La théorie de Lacouperie sur « l'origine occidentale » avait été très en vogue à la fin des Qing, et les découvertes archéologiques de Andersson au début des années 1920, ainsi que sa publication en 1923 de « An early Chinese culture » (« *Zhonghua yuangu zhi wenhua* » 中華遠古之文化), dans une traduction abrégée de son collaborateur Yuan Fuli 袁復禮, semblaient en asseoir la crédibilité en suggérant, sur la base d'une comparaison entre Yangshao et l'Asie centrale, une propagation d'ouest en est de la culture de la poterie peinte. Quoi

29. Les livres de Lacouperie, *Western Origin of the Early Chinese Civilization* (Londres, 1894) et *The Languages of China before the Chinese* (Londres, 1887), parvenus en Chine via le Japon, ébranlèrent profondément les cercles académiques chinois et provoquèrent de nombreux débats. Des intellectuels comme Zhang Taiyan, Liu Shippei, Liang Qichao et Jiang Zhiyou seront influencés par ces écrits, fait qui, d'évidence, doit être mis en relation avec le courant de pensée de la fin des Qing.

qu'il en soit, la théorie de « l'origine occidentale » défiait le caractère unique et autonome de la culture chinoise, incitant dès lors des intellectuels chinois tels que Fu Sinian 傅斯年, Li Ji 李濟 et He Bingsong 何炳松 à tenter de prouver sans relâche, par opposition, l'origine locale et la nature plurielle de la culture chinoise en se fondant sur des documents historiques et sur les découvertes archéologiques. L'intention que recouvraient ces positions historiques et points de vue archéologiques à caractère éminemment « nationaliste » était clairement de réédifier les fondements de l'identité historique de la Chine.

Le second courant de pensée dominant est le célèbre mouvement des « Discussions critiques sur l'histoire de l'Antiquité » (*Gushi bian* 古史辯). Dans les années 1920, Gu Jiegang 顧頡剛 et d'autres promeuvent le réexamen de l'histoire, des Classiques et de la mythologie des Trois Dynasties (Xia, Shang et Zhou). Fondamentalement parlant, il s'agit d'une réforme moderne de l'historiographie traditionnelle et de la philologie. Les textes classiques relatifs à l'histoire des premiers temps sont réexaminés avec un regard « suspicieux », à l'aune des critères modernes de scientificité, d'objectivité et de neutralité ; en cas d'impossibilité de statuer, on « laissait en suspens ». Progressivement, les légendes (ou mythes) furent éliminées de l'histoire. L'authenticité de l'empereur Yan (Yandi 炎帝), de l'empereur Jaune (Huangdi 黃帝), ou des grands rois Yao (堯), Shun (舜) et Yu (禹), naguère symboles de la nation chinoise, ainsi que celle des textes anciens jadis considérés comme des classiques chinois sacrés, se trouva vivement contestée. En 1923, Gu Jiegang propose que le principe directeur des discussions critiques sur l'histoire de l'Antiquité soit « la réfutation de l'histoire non véridique », ce qui impliquait de : 1. « Rompre avec l'idée d'une origine unique des ethnies » ; 2. « Rompre avec l'idée d'une unité territoriale immuable » ; 3. « Rompre avec l'idée d'une humanisation de l'histoire ancienne » ; 4. « Rompre avec l'idée d'un âge d'or sous l'Antiquité³⁰ ». Rien d'étonnant à ce que Dai Jitao 戴季陶 et d'autres aient estimé que

30. Gu Jiegang 顧頡剛, « Yu Liu Hu'er xiansheng shu » 與劉胡二先生書 (« Lettre à Monsieur Liu Huer »), publiée initialement dans *Dushu zazhi* (*Magazine Lire*) n°11 (1/7/1911), et insérée dans *Gushi bian* 古史辯 (*Discussions critiques sur l'histoire de l'Antiquité*) : Gu Jiegang 1982, vol. 1, p. 96-102.

ce mouvement faisait « vaciller les bases de la nation ». En effet, « l'origine unique des ethnies » signifiait que les ethnies chinoises avaient un ancêtre commun, « une unité territoriale immuable » et renvoyait à un statu quo des frontières depuis l'Antiquité, tandis que les personnages légendaires de l'histoire ancienne symbolisaient une origine commune des ethnies, et que l'idée d'un âge d'or sous l'Antiquité commandait à la culture de faire retour à la tradition. Ces symboles étaient une forme d'identification et possédaient une force de cohésion, de sorte que les remettre en cause revenait à remettre en question les racines historiques de la Chine et à saper ses fondements identitaires.

Au début des années 1920, ces deux courants de pensée académiques, sensiblement opposés quant à leur portée idéologique profonde, coexistent temporairement sans grand heurt. Cependant, à la fin de la décennie, en raison du bouleversement dû aux crises ethniques locales et nationales, la position de ces deux courants, ou plutôt celle des intellectuels qui y adhèrent, fluctue quelque peu. Examinons les menaces auxquelles la Chine fait face à cette époque. Dès 1921, la traduction par Gong Debai 龔德柏 de la « Dissertation sur l'annexion de la Chine » (« Bingtun Zhongguo shu » 並吞中國書) de Naniwa Kawashima motive une réaction violente chez les étudiants chinois poursuivant leurs études au Japon³¹. En 1927, le *plan Tanaka* est divulgué; malgré son authenticité discutable, il est rapidement traduit et publié en Chine³², déclenchant une profonde indignation. Après 1928, les médias chinois prennent de plus en plus conscience des plans d'invasion et des actions réelles du Japon — suite à la traduction ou à l'introduction de textes comme « Sur l'annexion de la Mandchourie et de la Mongolie par le Japon » (« Riben bingtun Man Meng lun »

31. Gong Debai 龔德柏, « Qing kan woren bingtun Zhongguo shu » 請看倭人並吞中國書 (« Lisez la "Dissertation sur l'annexion de la Chine" par les Japonais »), GONG Debai 1921.

32. De nombreuses versions du *plan Tanaka* ont été publiées entre 1927 et 1931. Nous avons eu accès à l'une des premières, parue en juillet 1927 sous le titre « Jingxin dongpo zhi Riben Man-Meng jiji zhengce — tian zhong yi yi shang rihuang zouzhe » 驚心動魄之日本滿蒙積極政策—田中義一上日皇奏折 (« L'effrayant plan d'action Mandchourie-Mongolie japonais : plan de Tanaka Giichi présenté à l'empereur du Japon »), Centre de recherche du collège de Suzhou.

日本並吞滿蒙論) de Hosono Shigekatsu, « Observations sur le désordre chinois » (« Guan dongluan de Zhongguo » 觀動亂的中國) de Tsurumi Yusuke, « La situation actuelle en Mandchourie » (« Manzhou xianzhuang » 滿洲現狀) de Nozawa Genjo, « Les concepts fondamentaux du Japon sur la Chine » (« Riben dui Hua zhi jichu guannian » 日本對華之基礎觀念基础观念) de Hayao Tada; suite aussi aux travaux de recherche sur la géographie historique de la Mandchourie et de la Mongolie de Shiratori Kurakichi, Risaburo Asano, Inaba Kunzan, Sato Yoshio et Yanai Wataru, entre autres. Les journaux et les magazines publient en permanence des informations relatives aux enquêtes menées par des chercheurs et étudiants japonais en Mandchourie, en Mongolie et au Tibet³³, et la population est scandalisée d'apprendre que le Japon effectue fréquemment des fouilles en Mandchourie et en Mongolie, exhume des reliques culturelles dans le Nord-Est, et profite des découvertes archéologiques et des documents anciens pour débattre du problème mandchourien. Suite à l'incident de Mukden le 18 septembre 1931, la Mandchourie tombe aux mains du Japon; l'État du Mandchoukouo est constitué en 1932, la république islamique du Turkestan oriental est fondée en 1933 et ce que l'on appelle le « mouvement d'autonomie de la Chine du Nord » s'amorce en 1935. Ce morcellement de son territoire national plonge la Chine dans une crise sans précédent. La situation incite les cercles académiques chinois à porter une attention redoublée aux études concernant les « régions éloignées », et à réfuter les arguments

33. À partir de 1920, les journaux chinois publient régulièrement les enquêtes et les études des Japonais concernant les Mandchous, les Mongols, les Hui, les Tibétains et les Miao, attirant l'attention sur les ambitions qui les sous-tendent. Par exemple « Riren tumou Man-Meng zhi yanjiu re » 日人圖謀滿蒙之研究熱 (« L'engouement des études sur la Mandchourie et la Mongolie comploté par les Japonais »), *Chenbao (Aurore)* 18/11/1920; « Ri dui Hua wenhuaju zuzhi Man-Meng tanxiandui » 日對華文化局組織滿蒙探險隊 (« Le Bureau culturel de Chine au Japon organise une expédition en Mandchourie et en Mongolie »), *Shenbao (Journal de Shanghai)*, 30/8/1926; « Niaoju longcang fu Menggu diaocha renlei kaoguxue » 鳥居龍藏赴蒙古調查人類考古學 (« Torii Ryuzo se rend en Mongolie pour mener des recherches anthropologiques et archéologiques »), *Zhongyang ribao (Central Daily News)* 30/5/1928. C'est pourquoi le *Yishi bao* publie « Kuitan Man-Meng, Riben shicha dongshengzhe heduo » 窺探滿蒙，日人視察東省者何多 (« Espionnage de la Mandchourie et de la Mongolie : combien de Japonais enquêtent sur les provinces de l'Est ? ») le 19 octobre 1928 pour mettre en garde la population.

des cercles académiques japonais relatifs aux relations de la Chine avec la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang et le Tibet et prenant prétexte de données historiques, géographiques et ethniques³⁴. En 1932, Hua Qiyun 華企雲 publie *Les régions frontalières de la Chine* (*Zhongguo de bianjiang* 中國的邊疆), premier livre en Chine moderne traitant des régions frontalières; Fu Sinian et ses collègues font paraître le *Précis d'histoire sur le Nord-Est* (*Dongbei shigang* 東北史綱) en 1933, tandis que Gu Jiegang et son collègue Tan Qixiang 譚其驤 fondent la revue bimensuelle *Yugong* (禹貢, *Tribut de Yu*) en 1934. Comme l'affirme Gu Jiegang, il n'y a pas d'inconvénient à ce que les intellectuels « apprennent par pur goût pour l'étude en temps de paix, mais lorsque la nation décline et que le territoire est en péril, on ne peut que s'efforcer d'être pragmatique dans ses études³⁵ ». C'est dans un tel contexte politique, idéologique et académique que Fu Sinian publie le 15 décembre 1935 « Le peuple chinois est un ensemble » (« *Zhonghua minzu shi zhengge de* » 中華民族是整個的) dans le numéro 181 de *Duli pinglun* (獨立評論, *La critique autonome*). Il écrit dans cet article que l'unification de la Chine durant les dynasties Qin et Han n'a pu se faire que grâce aux « restrictions politiques rigoureuses » des dynasties Shang et Zhou et à « l'idée d'une grande unification qui s'est implantée dans l'esprit du peuple » durant les périodes des Printemps et Automnes et des Royaumes combattants.

Nous, le peuple chinois, parlons une langue, écrivons un type de caractères, partageons la même culture, adhérons aux mêmes principes éthiques, comme une famille³⁶.

34. On lit ainsi dans le *Yugong xuehui yanjiu bianjiang jihuashu* 禹貢學會研究邊疆計劃書 (*Projet de recherche sur les régions frontalières de la société « Tribut de Yu »*) : « Le puissant voisin cause des ravages, la ruine du pays est proche. Nous devons nous rassembler sous la bannière du nationalisme. [...] Rassemblez les peuples Mandchous, Mongols, Hui et Tibétains. »

35. *Ibid.*

36. Fu Sinian 2003, vol. 4, p. 125-127.

« Indigènes » et « plurielles » : l'orientation des études des cercles académiques chinois relatives à la nation et à la culture chinoises avant l'incident du pont Marco Polo

Examinons les nouveaux changements qui se produisent au sein des cercles académiques avant l'incident du pont Marco Polo, le 7 juillet 1937.

L'Academia sinica est fondée en 1928. Selon Ding Wenjiang 丁文江, l'un de ses fondateurs, la création de cet établissement et l'impulsion donnée à la recherche en littérature et en histoire ont pour but la recherche des fondements de l'identité de la Chine³⁷; dans cet esprit, l'Institut d'histoire et de philologie dirigé au sein de cette académie par Fu Sinian allait donner un maximum d'autorité académique au principal courant de pensée — intégrationniste — de l'époque. S'il est arrivé à Fu Sinian de faire preuve de chauvinisme Han, durant cette période néanmoins, il adhère généralement au point de vue historique favorable à l'intégration et à la sinisation des régions éloignées. Dès la fondation de l'institut en 1928, il fait le choix bien réfléchi de promouvoir deux domaines de recherche : l'histoire et les langues des régions situées à la périphérie des territoires Han, et les vestiges du passé des diverses ethnies vivant à l'intérieur des frontières chinoises.

Motivent cette orientation, d'une part, l'existence d'une rivalité avec l'orientalisme européen, et, d'autre part, le choix de reconnaître ces différentes ethnies et régions comme constitutives de la Chine. En soi cette démarche ne peut être considérée comme nationaliste. Rechercher une origine locale de la culture chinoise, mettre en ordre les ramifications autonomes de l'histoire de la Chine, observer la situation présente des ethnies chinoises et enquêter sur les

37. Ding Wenjiang explique : « Il est difficile d'unifier la Chine, et la raison principale est que nous n'entretenons pas de croyance commune : les fondements de ce genre de croyance doivent reposer sur la connaissance que nous avons de nous-mêmes. L'histoire et l'archéologie étudient le passé de notre nation, tandis que la linguistique, l'ethnologie, ainsi que d'autres sciences sociales étudient le présent de notre nation. C'est en étudiant et en comprenant son passé et son présent que nous serons à même de nous connaître. » DING Wenjiang 1935.

coutumes des régions périphériques d'un point de vue « scientifique »: rien d'illégitime scientifiquement dans ces tâches auxquelles s'attelaient les cercles académiques de l'époque. Cependant, comme l'indique Fu Sinian dans « Les objectifs de travail de l'Institut d'histoire et de philologie » (« Lishi yuyan yanjiusuo gongzuo zhiqiu » 歷史語言研究所工作旨趣), ce courant de pensée académique des années 1920-30 qui visait — et donna lieu — à une nouvelle compréhension des ethnies chinoises non Han, à la connaissance de matériaux portant sur l'économie, la politique et la vie des régions frontalières, et à la compréhension de différents dialectes autres que le mandarin et de divers langages ethniques, s'est somme toute développé sous l'impulsion du savoir académique occidental et japonais, pour leur faire pièce. Ainsi, ce courant de pensée, d'une part, se place dans une rivalité d'ordre scientifique à l'égard de l'Occident et du Japon, mais, d'autre part, il participe assurément d'une intention politique, visant à contrer les discours de l'Occident et du Japon sur les territoires et les peuples « chinois ». À cette époque, les sphères académique et politique étaient étroitement liées.

L'histoire

Durant cette période, l'archéologie, l'anthropologie et l'histoire se font écho sur de nombreux sujets: l'un d'eux consiste à mettre en lumière la formation historiquement plurielle de la race et de la culture de la Chine ancienne, ainsi que l'origine historique des diverses ethnies vivant à l'intérieur de la Chine moderne. Comme nous l'avons rappelé, les « Discussions critiques sur l'histoire de l'Antiquité » avaient rendu indéfendables les théories d'une « origine unique des ethnies » et d'une « unité territoriale immuable ». Suite aux exposés de nombreux chercheurs, on en vient peu à peu à rejeter également la théorie de « l'origine occidentale » de la « race » et de la civilisation chinoises. Quelles composantes culturelles se sont donc assemblées pour façonner la Chine antique? Ces composantes culturelles peuvent-elles être considérées comme spécifiquement chinoises? Après un examen minutieux des documents historiques, certains chercheurs livrent une analyse audacieuse. Parmi eux, Xu Zhongshu 徐中舒 publie en 1927 des « Conjectures sur les ethnies des Shang et des Zhou à partir de livres anciens » (« Cong gushu zhong

tuice zhi Yin Zhou minzu » 從古書中推測之殷周民族) dans le premier numéro du volume 1 du *Guoxue luncong* (國學論叢, *Collection d'essais sur les études nationales*) publié par l'académie de Qinghua. Contrairement à la théorie traditionnelle de « l'origine unique des Trois Dynasties », Xu soutient que les Shang et les Zhou appartenaient à différentes ethnies. La même année, Meng Wentong 蒙文通 fait paraître *Une analyse approfondie de l'histoire ancienne* (*Gushi zhen wei* 古史甄微) dans laquelle il estime que les peuples chinois de la haute antiquité pouvaient être divisés en trois branches, localisées respectivement dans la plaine du Jiangnan, la région des montagnes côtières de l'actuel Shandong et le bassin du fleuve Jaune. Un peu plus tard, en 1933, Fu Sinian suggère dans son *Théorie des Yi de l'Est et des Xia de l'Ouest* (*Yi Xia dongxi shuo* 夷夏東西說) que la Chine ancienne fut formée par les Yi de l'Est et les Xia de l'Ouest, qui se seraient mêlés progressivement. Dans le chapitre 5, intitulé « Résumé contextuel » (« Zongjie shangwen » 總結上文), Fu souligne que son objectif est d'expliquer « le schéma général de la confrontation Est-Ouest durant l'évolution de la Chine antique, d'abord structurée en tribus, puis en royaume, et plus tard en empire³⁸ ».

Cette conception ne se limite pas seulement à l'histoire des origines, au regard sur la haute antiquité chinoise : elle est omniprésente dans tous les écrits ethnohistoriques. C'est dans les années 1930 que le plus grand nombre de monographies sur l'ethnohistoire de la Chine ont vu le jour : Miao Fenglin 繆鳳林 publie en 1930 son « Introduction à l'ethnohistoire de la Chine » (« Zhongguo minzushi xulun » 中國民族史序論), dans les numéros 3 et 4 du volume 2 de *Shixue zazhi* (史學雜誌, *Revue d'historiographie*), suivi de trois ouvrages portant le titre *Ethnohistoire de la Chine* (*Zhongguo minzushi* 中國民族史) respectivement rédigés par Wang Tongling 王桐齡 (1934), Lü Simian 呂思勉 (1934) et Song Wenbing 宋文炳 (1935). Si ces travaux d'ethnohistoire comportent des différences, la majorité d'entre eux défendent la nature indigène et le pluralisme de la « nation chinoise », et tentent de relater l'histoire des diverses ethnies vivant à l'intérieur des frontières chinoises comme celle d'une

38. Fu Sinian, « Yi Xia dongxi shuo » 夷夏東西說 (« Théorie des Yi de l'Est et des Xia de l'Ouest »), Fu Sinian 2003, vol. 3, p. 226.

progression vers une même destinée. Prenons l'exemple de Wang Tongling qui dans son *Ethnohistoire de la Chine* divise la race jaune en trois branches du Sud (les ethnies des Miao, des Han et des Tibétains) et en trois branches du Nord (les ethnies des Mandchous, des Mongols et des Hui) selon les directions des migrations. Comme le constate Ma Rong 馬戎, « cette classification des peuples chinois en “trois branches du Sud” et “trois branches du Nord” correspond globalement à la configuration de la “république des cinq ethnies” fréquemment évoquée durant les premières années de la République, à la différence que l’“ethnie Miao” du Sud y a été ajoutée ». Or, les autres livres d'ethnohistoire adoptent dans l'ensemble le même point de vue en ne s'éloignant pas de la classification de base en cinq ou en six ethnies de la Chine, et l'idée sous-jacente contenue dans ces ouvrages est bel et bien « l'intégration des régions éloignées à la Chine » qui permettrait à la Chine de devenir réellement une grande nation en tant que « république des cinq ethnies³⁹ ».

L'archéologie

Il semble que dès ses débuts, l'archéologie moderne chinoise ait dû assumer la lourde responsabilité de rechercher les origines de la civilisation chinoise et de définir les frontières abritant les peuples chinois. Prenons l'exemple de Li Ji 李濟, honoré comme « le père de l'archéologie chinoise », qui étudia l'anthropologie à l'université de Harvard, et dont l'une des préoccupations premières était d'expliquer la composition et les origines de la population chinoise. La thèse de doctorat qu'il prépare en 1923 à Harvard s'intitule « La formation des peuples chinois ». Li Ji y fait valoir que les Chinois étaient divisés en cinq branches principales : les descendants de l'empereur Jaune (les Han), le peuple toungouse, le groupe linguistique tibéto-birman, la famille des langues môn-khmer, la famille de langues Dan, ainsi que trois sous-branches : les Xiongnu, les Mongols et les Pygmées. La race chinoise moderne serait principalement originaire des territoires pris par les Toungouses aux descendants de l'empereur Jaune, et des territoires où étaient installés trois groupes

39. Ma Rong 2002, p. 125-135. Nous souhaitons remercier ici monsieur Ma Rong de nous avoir transmis son édition révisée.

ethniques que les descendants de l'empereur Jaune envahirent à leur tour : c'est ainsi que l'actuel « peuple chinois » aurait été formé⁴⁰. Si, selon certains chercheurs, le point de vue de Li Ji « est indubitablement la réponse d'un intellectuel chinois du début du xx^e siècle au destin de la nation et à la situation mondiale, un point de vue à la fois idéologique et intellectuel⁴¹ », il convient néanmoins de préciser que la principale motivation intellectuelle qui guidait les recherches de Li Ji dans les années 1920 était probablement de réfuter la « théorie de l'origine occidentale ». Il a recherché les racines physiques et linguistiques de la « nation chinoise » sans faire preuve d'un sentiment nationaliste prononcé⁴².

Néanmoins, les sollicitations des tenants de la position nationaliste viennent constamment entacher les recherches archéologiques. Comme le note Zhang Guangzhi 張光直, l'archéologie chinoise avant les années 1950 a pour caractéristique essentielle le nationalisme⁴³. Si l'on observe l'archéologie naissante de cette époque, qu'il s'agisse de l'âge de pierre préhistorique ou des fouilles sur le site des ruines de la dynastie Shang, on voit que la compréhension et l'analyse des découvertes archéologiques se fonde sur le besoin de dissiper certains doutes (concernant principalement les théories sur la nature indigène et plurielle de la culture et de la nation chinoises). Lorsque He Bingsong réfute la « théorie de l'origine occidentale » dans « Nouveaux mythes sur l'origine de la nation chinoise » (« Zhonghua

40. Li Ji 李濟, « The Formation of Chinese People », Harvard, 1928. Texte original : « Zhongguo minzu de xingcheng » 中國民族的形成 (« La formation du peuple chinois »), in Li Ji 2006, vol. 1, p. 51-249. Voir notamment p. 221.

41. Wang Daohuan 王道還, « Shiyusuo de tizhi renlei xuejia » 史語所的體質人類學家 (« Anthropologues physiques de l'Institut d'histoire et de philologie »), voir Du Zhengsheng 2003, vol. 1, p. 181.

42. Voir ZHA Xiaoying 2012. Zha Xiaoying mentionne que « la prise en compte de l'histoire du genre humain chez Li Ji était aussi prégnante que les sentiments nationalistes qui l'animaient ; il pouvait affirmer que certains éléments culturels étaient endogènes, tout en mettant en relief de nombreux facteurs exogènes ». De même, Sergei M. Shirokogoroff publie en 1923 *Huabei renleixue yanjiu* 華北人類學研究 (*Études anthropologiques en Chine du Nord*) suite à des enquêtes d'anthropologie physique menées dans le nord de la Chine, puis en 1925 *Huadong yu Guangdong renleixue yanjiu* 華東與廣東人類學研究 (*Études anthropologiques dans l'est de la Chine et au Guangdong*), tous deux dénués de connotation nationaliste.

43. ZHANG Guangzhi 2010.

minzu qi yuan zhi xin shen hua » 中華民族起源之新神話) publié en 1929, il fait reposer ses espoirs sur les découvertes archéologiques. Dans une large mesure, tout le monde a les yeux fixés sur les archéologues et attend qu'ils réduisent à *quia* leurs homologues occidentaux et japonais. Par les résultats de leurs fouilles, ces mêmes archéologues attestent, en premier lieu, que la race et la culture chinoises ont une origine autonome, en deuxième lieu, qu'elles sont véritablement des ensembles assimilant des éléments disparates, et en troisième lieu, que les différentes ethnies de Chine peuvent bel et bien composer une histoire et une nation.

Dans ce contexte, la découverte en 1929 du crâne de l'homme de Pékin sur le site de Zhoukoudian, près de Pékin, est un symbole fort; de même, la découverte de la culture de la poterie noire de Longshan sur le site de Chengziya est un événement majeur. Ainsi, la publication du premier rapport archéologique d'Anyang a, d'une certaine manière, proclamé la naissance de l'archéologie moderne chinoise, et plus encore, reconstitué le tableau généalogique de la race et de la culture chinoises. Ces résultats archéologiques confirment les suppositions de Xu Zhongxu (1927), Meng Wentong (1927) et Fu Sinian (1933) relatives à l'aire culturelle originelle de la Chine — à savoir les interactions entre les Yi de l'Est et les Xia de l'Ouest —, et esquissent dans ses grandes lignes l'histoire des premiers temps de la Chine. On peut dire que l'archéologie chinoise tout juste établie est confrontée à des problèmes non pas archéologiques mais historiographiques, voire à des problèmes historiographiques liés au point de vue nationaliste. Ces découvertes archéologiques successives à Zhoukoudian, Yangshao, Longshan et Anyang inscrivent opportunément la race et la culture chinoises dans une lignée, et fournissent des preuves irrécusables contre la « théorie de l'origine occidentale ». Ainsi Fu Sinian déclarera-t-il dans la préface de son ouvrage *Chengziya* (*Chengziya* 城子崖):

Les plus importants événements de l'histoire chinoise sont « entièrement Han »; [...] plus ces questions sont vastes et nombreuses, plus elles élargissent le socle des connaissances de l'historiographie chinoise⁴⁴.

44. Fu Sinian, Préface de *Chengziya*, in Fu Sinian 2003, vol. 3, p. 235-236.

L'anthropologie⁴⁵

En 1930, Ling Chunsheng 凌純聲, Shang Chengzu 商承祖 et d'autres membres de l'Institut d'histoire et de philologie de l'Academia sinica publient *La minorité Hezhe du cours inférieur de la rivière Songhua* (*Songhua jiang xiayou de Hezhe zu* 松花江下游的赫哲族) d'après leur enquête menée sur cette minorité. En 1933, Ling Chunsheng, Rui Yifu 芮逸夫 et d'autres mènent des recherches sur l'ethnie Miao de l'ouest du Hunan et font paraître un *Rapport d'enquête sur l'ethnie Miao de l'ouest du Hunan* (*Xiangxi Miaozu diaocha baogao* 湘西苗族調查報告). En 1934, Ling Chunsheng et Rui Yifu enquêtent également sur la minorité She à Lishui dans la province du Zhejiang, et en 1935, Ling, Rui, Tao Yunda 陶雲達 et d'autres mènent une enquête sur la minorité Yi de la province du Yunnan. En 1936 et en 1937, Ling et Rui mènent des recherches sur les peuples Kawa, Lahu, Jingpo et Baiyi du Yunnan du Sud. De toute évidence, les principaux cercles académiques portent une attention croissante à la question des ethnies. C'est ainsi qu'en avril 1934 la section d'ethnologie, qui faisait anciennement partie de l'Institut des sciences sociales, est transférée à l'Institut d'histoire et de philologie de l'Academia sinica, en devenant la quatrième section; les études et enquêtes ethnographiques rejoignent donc les disciplines majeures, à savoir l'histoire, l'archéologie et l'anthropologie. En 1930, Pang Xinmin 龐新民, exerçant à l'Institut d'histoire et de philologie de l'université Sun Yatsen, suit l'équipe des collections du département de biologie de cette université pour étudier le Beijiang [rivière du Nord], et rédige des *Notes sur les Yaoshan du Beijiang au Guangdong* (*Guangdong Beijiang Yaoshan zaji* 廣東北江猺山雜記). La même année, Jiang Zhefu 姜哲夫 qui participe à l'enquête de terrain du Beijiang, rédige également des articles traitant des cérémonies sacrificielles taoïstes et du « culte au roi » du peuple Yao. En 1931, Pang Xinmin mène une autre enquête sur les Yaoshan dans la province du Guangxi, et écrit des *Notes d'enquête sur les Yaoshan du Guangxi* (*Guangxi Yaoshan*

45. Le terme « anthropologie » à cette époque englobait également le domaine nommé plus tard ethnologie. Concernant l'histoire de cette discipline en Chine, on peut se reporter à WANG Jianmin 1997, vol. 1, en particulier le chap. 4, « Zhongguo minzuxue de chuangujian » 中國民族學的創建 (« La naissance de l'ethnologie chinoise »), p. 102-122.

diaocha zaji 廣西徭山調查雜記). Par ailleurs, durant les années 1930, Shi Luguó 史祿國 et Yang Chengzhi 楊成志 observent avec attention les coutumes et la culture des ethnies des régions frontalières et mènent des recherches sur l'ethnie Luoluo dans la province du Yunnan; Yang Chengzhi fait paraître en 1932 son *Étude sur les ethnies du Sud-Ouest* (*Xinan minzu yanjiu* 西南民族研究).

Il est intéressant de souligner que ces enquêtes éminemment « anthropologiques » révèlent les mêmes intentions que celles affichées dans les domaines de l'histoire et de l'archéologie: d'une part, elles mettent en valeur les recherches chinoises dans le dialogue avec les universités étrangères, et, d'autre part, elles visent à acter dans les recherches menées auprès des différentes ethnies « l'intégration des régions éloignées à la Chine ».

En ce qui concerne le premier point, dès 1929, Yang Chengzhi de l'université Sun Yatsen avait lors d'une conférence fait le rapprochement entre les minorités de l'Ouest et les légendes de l'empereur Jaune et de Chiyou 蚩尤 contées dans les livres chinois anciens. Il considérait que l'empereur Jaune et Chiyou étaient les ancêtres respectifs des peuples Miao et Han, incriminant le fait que les chercheurs chinois avaient trop insuffisamment étudié ces groupes ethniques qui avaient progressivement migré vers les régions montagneuses frontalières, de telle sorte qu'ils étaient considérés comme « non chinois » par les étrangers. Yang Chengzhi ajoutait que c'était une « honte nationale » que la Chine n'ait produit aucun livre sur le sujet, tandis qu'ils abondaient à l'étranger⁴⁶. L'année suivante, en 1930, Ling Chunsheng écrit dans la préface de *La minorité Hezhe du cours inférieur de la rivière Songhua*: « La plupart des chercheurs de la Chine moderne étudiant l'ethnohistoire se laissent duper par les sinologues européens, et croient aveuglément que les Toungouses d'aujourd'hui sont issus des Hu de l'Est de l'Antiquité⁴⁷. » Il souligne que les avancées historiographiques viennent démentir la théorie d'une origine unique des ethnies: elles considèrent que chaque

46. Yang Chengzhi 楊成志, « Cong xinan minzu shuodao duli Luoluo » 從西南民族說到獨立獯獯 (« L'indépendance des Luoluo dans le contexte des minorités du Sud-Ouest »), 1929, cité dans YOSHIKAI Masato 2008-2011, vol. 4.

47. LING Chunsheng 1990, p. 1.

ethnie d'aujourd'hui est partiellement à l'origine de la culture et de la race chinoise, et que les Yi de l'Est par exemple (sous la dynastie des Shang) en sont l'une des sources. Ce texte, qualifié de « document fondateur pour l'ethnographie scientifique chinoise⁴⁸ », est rédigé en s'inspirant d'une diversité de points de vue provenant de l'étranger. Ling Chunsheng propose une théorie de l'histoire des Hezhe identique à celle que Fu Sinian expose dans *Théorie des Yi de l'Est et des Xia de l'Ouest*; elle fait également écho à *l'Enquête sur le Nord-Est* de ce dernier, qui explique qu'à l'époque préhistorique les régions du Nord-Est et l'intérieur du pays étaient étroitement liés, réfutant par là même les théories de Yano Jinichi et Torii Ryuzo⁴⁹. Les recherches concernant le Sud-Ouest suivent la même ligne : Fang Guoyu 方國瑜 publiée en 1936 « Les peuples Bo et Bai » (« Boren yu Baizi » 夔人與白子) dans le journal *Yishi* (益世報, *Bien du Peuple*), réfutant les théories des cercles académiques occidentaux, comme celle du sinologue français Paul Pelliot relative à la fondation du royaume de Nanzhao (737-902, Yunnan actuel) par l'ethnie Thai. Fang Guoyu affirme que les Thai n'ont pas établi le royaume de Nanzhao, insinuant ainsi l'idée que le Yunnan doit continuer à faire partie de la Chine⁵⁰.

En ce qui concerne le second point, Ling Chunsheng avait déjà abordé la tendance à « intégrer les régions éloignées à la Chine » dans son ouvrage *La minorité Hezhe du cours inférieur de la rivière Songhua*. Comme l'indique un chercheur :

En se fondant sur les textes anciens chinois, Ling a étudié les Mohe de la rivière Noire sous les Sui et les Tang, et leur évolution au cours des dynasties Liao, Jin, Ming et Qing. Il est manifeste que sa méthode

48. Li Yiyuan 李逸園 indique que le livre de Ling Chunsheng « est non seulement devenu le premier livre traitant de l'ethnographie scientifique dans le cadre des études ethnologiques chinoises, mais après la publication des *Argonautes du Pacifique occidental* de Bronislaw Malinowski en 1922 et jusqu'en 1935, il sera l'un des plus importants ouvrages d'ethnographie pour les anthropologues du monde entier spécialisés dans l'anthropologie culturelle se consacrant aux collections de données ethnographiques de base et aux écrits ». Voir Li Yiyuan 2002, p. 431.

49. YANO Jin'ichi 1922.

50. Concernant l'ethnie Bo, l'Américain D. C. Graham (qui enseigna un temps à l'université Xihua de Chengdu) publia un court article intitulé « Ancient White Men's Graves » : GRAHAM D. C. 1932. Par ailleurs, Rui Yifu écrivit « Boren kao » 夔人考 (« Recherches sur le peuple Bo ») : RUI Yifu 1951.

relevait d'une conception « nationaliste », comme de nombreux chercheurs l'affirmeront par la suite. Par ailleurs, en intégrant la minorité Hezhe à la généalogie du peuple chinois, il leur attribue une position fixe⁵¹.

Le *Rapport d'enquête sur l'ethnie Miao de l'ouest du Hunan* (*Xiangxi Miaozu diaocha baogao* 湘西苗族調查報告) de Ling Chunsheng, rédigé suite à son enquête menée en 1933, est motivé par l'étude de Torii Ryuzo sur les Miao ; à partir de leur origine, répartition, nom, évolution, etc., il y suggère l'idée d'une « origine commune des Miao et des Han⁵² ». Shi Qigui 石啟貴, assistant de Ling Chunsheng et lui-même issu de l'ethnie Miao, démontre dans son *Rapport d'enquête de terrain sur l'ethnie Miao de l'ouest du Hunan* (*Xiangxi Miaozu shidi diaocha baogao* 湘西苗族實地調查報告) que Ling Chunsheng et ses collègues n'avancent aucune théorie valable quant à l'histoire, la géographie, les créations, les chansons et le langage des Miao, et qu'ils se fondent sur la similitude de l'origine, du langage, du nom et des coutumes des ethnies Miao et Han pour montrer le bien-fondé leur théorie de l'origine commune des Miao et des Han⁵³. Dans un certain sens, les conclusions de ces chercheurs étudiant les Han et les Miao aboutissent à intégrer l'ethnie Miao du Sud-Ouest à l'ensemble des ethnies du pays. Dans *À propos du nom, de la répartition et de la migration du peuple Naxi* (*Guanyu Moxie zhi mingcheng fenbu yu qianyi* 關於麼些之名稱分布與遷移), rédigé suite à son enquête sur le peuple Naxi entre 1934 et 1936, Tao Yunda souligne :

Dans la région de Lijiang, l'ethnie Tu du Yunnan détenait le pouvoir réel au niveau local depuis le début des Tang jusqu'à la fin des Song, et la charge des fonctionnaires Han n'était que théorique, selon les dispositions du système *Jimi* 羈縻. Lorsque Kubilai Khan, fondateur de la dynastie Yuan, pacifia le Yunnan, le pouvoir des Tu s'affaiblit progressivement. Les Yuan contribuèrent énormément au développement du Yunnan, et sans ce coup de force, on peut se demander si le Yunnan appartiendrait à la Chine aujourd'hui. Inversement, la diminution de l'influence des Tu suite à la dynastie des Yuan permit

51. Li Jinhua 2012.

52. LING Chunsheng, RUI Yifu 2003, préface.

53. Voir ZHANG Qiudong 2010.

à cette région frontalière et à ses différents groupes ethniques d'intégrer la grande Chine⁵⁴.

Les anthropologues, en soulignant l'autonomie de pensée des milieux académiques chinois, en critiquant les points de vue des chercheurs occidentaux et japonais, et en s'efforçant de mettre en relief la position nationaliste visant à « intégrer les régions éloignées à la Chine », démontrent l'existence d'une « grande famille du peuple chinois ».

Si le site de l'homme de Pékin, la culture de la poterie noire de Longshan et le site des ruines de l'ancienne cité de Yin sont des découvertes archéologiques majeures, elles peuvent uniquement témoigner de la culture des régions centrales des dynasties Zhou et Shang. De nombreux historiens, archéologues et anthropologues de cette époque cherchèrent dans les territoires des régions éloignées, en dehors de la plaine centrale, des vestiges culturels pouvant attester d'un métissage entre les « régions éloignées » et la « Chine ». Ils espéraient démontrer que si cette « Chine » moderne était composée de différents univers culturels durant l'antiquité, ceux-ci étaient interdépendants et mutuellement intégrés. Dans des « Notes écrites suite à l'obtention d'un nouveau manuscrit sur les inscriptions divinatoires sur ossements » (« Xin huo buci xieben houji » 新獲卜辭寫本後記), Fu Sinian livre un commentaire très instructif en évoquant le « clan Zhurong » (*Zhurong zhi zong* 祝融之宗), peuple vivant dans l'État de Chu situé dans le Sud-Ouest durant la dynastie Zhou :

Ils étaient divisés à l'origine en de nombreux clans, installés dans différents lieux, et ayant plus ou moins d'expérience. Les survivants Zhurong de la Plaine centrale étaient à cette époque des serviteurs et des esclaves des Yi, les royaumes vassaux étaient nombreux, et on ne pouvait fuir au loin facilement. L'essor de l'État de Chu était dû à la renaissance des Zhurong, et non pas à la réintégration des noms des clans qui avaient fui la plaine centrale. Les Jurchen qui étaient entrés deux fois en Chine étaient tous des étrangers, il ne s'agissait pas d'une population retournant en Chine après s'en être retirée. Un certain temps après leur arrivée, ils devinrent tous chinois. Aujourd'hui ce-

54. TAO Yunda 1936, p. 126.

pendant, il demeure encore des Jurchen non sinisés à la frontière est des provinces du Heilongjiang et du Jilin⁵⁵.

Li Ji formule un constat analogue et déclare :

Les chercheurs en histoire chinoise ancienne devraient rompre avec la vision d'une culture chinoise limitée par la Grande Muraille, utiliser [leurs] yeux et [leurs] jambes, et [se] rendre au nord de la Grande Muraille afin de rechercher des données sur l'histoire chinoise ancienne : c'est là que se situe notre plus ancien foyer ancestral⁵⁶.

Li Ji observe les relations entre la culture chinoise, les races et les régions périphériques : il écrit dans l'article « Le travail de reconstruction de l'histoire de Chine ancienne et ses problèmes afférents » (« Zhongguo shanggushi zhi chongjian gongzuo ji qi wenti » 中國上古史之重建工作及其問題) que la civilisation chinoise n'était pas un monde isolé : elle aurait pris naissance « sans doute dans la région de la Mer Noire, se serait propagée à travers les steppes d'Asie centrale, la Dzungarie au Xinjiang, le désert de Gobi en Mongolie, jusqu'à la Mandchourie⁵⁷ ». Liang Siyong 梁思永, tout juste revenu des États-Unis pour rejoindre l'expédition archéologique menée par Li Ji et encouragé par son père Liang Qichao, portera son regard vers le Nord-Est afin de réfuter la théorie des Occidentaux sur l'origine étrangère de la culture et la race chinoises ainsi que celle des Japonais consistant à borner la « Chine » uniquement à ses terres historiques⁵⁸. Le Nord-Est est précisément l'endroit où Torii Ryuzo et ses collègues effectuent de fréquentes fouilles archéologiques, et

55. Fu Sinian 2003, vol. 3, p. 131.

56. Li Ji, « Ji Xiaodun chutu zhi qingtongqi (zhongpian) houji » 記小屯出土之青銅器 (中篇) 後記 (« Notes sur les objets en bronze exhumés lors de fouilles à Xiaotun, vol. 2, postface »), Li Ji 2006, vol. 5.

57. Li Ji, « Zhongguo shanggushi zhi chongjian gongzuo ji qi wenti » 中國上古史之重建工作及其問題 (« Le travail de reconstruction de l'histoire de Chine ancienne et les problèmes afférents »), Li Ji 2006, vol. 1.

58. LIANG Siyong 1932. Liang Siyong, qui se réfère dans cet article à Johan G. Andersson et à Torii Ryuzo, réfute le point de vue japonais selon lequel la région de la Mandchourie était une civilisation indépendante, soulignant que « les cultures néolithiques des sites d'Ang'angxi ne sont rien d'autre que la branche de l'Est des cultures néolithiques de Rehe en Mongolie ». (p. 44).

représente les régions (Mandchourie et Mongolie) que les Japonais convoitent et tentent d'exclure de la « Chine ».

Pour résumer, dans les années 1920 et 1930, les universitaires chinois, d'une part, affrontent les Occidentaux et les Japonais sur la question de savoir « qui doit interpréter la Chine » en soulignant avec force « l'origine locale et autonome de la culture et de la race chinoises », et, d'autre part, s'efforcent de faire avancer progressivement « l'intégration des régions éloignées à la Chine ».

« Crise majeure pour la nation chinoise » : évolution de l'état d'esprit des cercles académiques chinois dans le contexte de l'invasion japonaise

Comme rappelé précédemment, l'État du Mandchoukouo est mis en place en 1932 suite à l'incident de Mukden le 18 septembre 1931, la république islamique du Turkestan oriental est fondée en 1933 et le « mouvement d'autonomie de la Chine du Nord » s'amorce en 1935. Le sentiment d'une crise majeure s'était donc déjà emparé des cercles académiques chinois avant l'incident du pont Marco Polo le 7 juillet 1937. Une observation attentive permet de constater qu'un changement subtil s'opère dans les mentalités des chercheurs chinois de cette époque, comme le révèle l'expression « sauver la patrie en danger est plus important que l'instruction » : sous la menace du puissant ennemi, les chercheurs chinois choisissent de « sauver la patrie en danger ». C'est précisément dans le cadre de cette tentative qu'une succession d'écrits variés consacrés aux régions frontalières et aux ethnies voit le jour⁵⁹.

Examinons le changement de pensée de Liu Yizheng 柳詒徵, dont témoignent les préfaces de trois revues académiques, rédigées pour leur numéro inaugural. Liu Yizheng est un chef de file universitaire qui défend « le point de vue d'une culture chinoise locale »,

59. MA Dazheng & LIU Di 1998. Ce travail dresse la liste des différents écrits publiés dans ce domaine à cette époque, notant que ce genre d'ouvrages a paru en plus grande abondance dans les années 1930, et qu'il s'agit « de la conséquence du mouvement social patriotique pour sauver le pays ». (p. 77).

et le cheminement de sa pensée reflète au plus près l'évolution des concepts et des sentiments observée chez les intellectuels d'alors. En 1921, Liu Yizheng et ses amis fondent le *Journal d'histoire et de géographie* (*Shidi xuebao* 史地學報), dans la préface du premier numéro duquel Liu fait remarquer que les universitaires chinois doivent étendre leurs domaines de connaissances, et insiste particulièrement sur l'idée qu'il faut pouvoir rivaliser avec les universitaires étrangers. Il soutient que les chercheurs doivent absolument éviter l'étroitesse d'esprit, et qu'ils ne doivent pas céder aux étrangers s'agissant des connaissances impliquant l'histoire ou la géographie de la Chine, considérant que si ce devait être le cas, « non seulement, nous ne pourrions nous mesurer avec nos contemporains, mais tout le savoir de nos ancêtres serait perdu⁶⁰. » En 1926, dans la préface de la revue *Sciences historiques et géographiques* (*Shixue yu dixue* 史學與地學), Liu Yizheng met à nouveau l'accent sur le fait que l'histoire et la géographie revêtent une importance équivalente, et estime que l'épreuve d'examen en huit parties du système de recrutement de la fonction publique, le matériel pédagogique scolaire, et enfin les publications commerciales ont pénalisé l'apprentissage traditionnel chinois, de sorte que les chercheurs chinois ne purent que rester stupéfaits, le moment venu, de la quantité de connaissances provenant de l'étranger. Dans cette même préface, il insiste, d'une part, sur l'importance des connaissances historiques et géographiques, et défend, d'autre part, la position académique chinoise relative à une culture chinoise locale, ainsi que le point de vue selon lequel il est nécessaire de concurrencer les savoirs japonais et occidentaux. Toutefois, en septembre 1932, un an après l'incident de Mukden, si dans son éditorial de présentation de la revue bimensuelle *Airs des principautés* (*Guofeng banyuekan* 國風半月刊), Liu Yizheng réaffirme sa position culturelle et académique, le lecteur ressent de façon évidente l'impact profond du « destin du pays » et de la « crise ». Il utilise trois fois de suite l'interjection amère « hélas ! », s'inquiétant de ce que la Chine soit sur le point de sombrer comme ce fut le cas à la fin des dynasties Song et Ming, voire qu'elle connaisse un destin plus tragique encore. Par ailleurs, Liu Yizheng exhorte le pays à ne

60. Liu Yizheng 1921, p. 1.

pas tolérer « qu'il soit porté atteinte à la réputation de notre patrimoine, comme c'est le cas des populations de l'Est et du Nord », et en appelle aux universitaires à « se consacrer essentiellement à restaurer notre dignité et rehausser le prestige de notre pays » en ces temps de crise⁶¹.

Comme l'avait écrit Lu Xun à Tokyo, « Mon cœur ne peut échapper à la flèche du destin⁶² » ; il en alla de même à l'époque pour les lettrés du courant académique dominant. Dans ce contexte de crise majeure que traverse la Chine, de nombreux chercheurs en histoire et en littérature sont amenés à évoluer. Prenons pour exemple Gu Jiegang, l'une des figures éminentes des cercles académiques de cette période. Il avait auparavant mis en doute que « les dix-huit provinces occupées par l'ethnie Han [aient été] unifiées depuis l'Antiquité », considérant que « l'on avait défini les territoires occupés avant l'ère impériale en adoptant à tort la vision qui prévalait depuis cette ère ». Gu Jiegang a également souligné à maintes reprises que ce que l'on appelait une « unité territoriale immuable » était « un argument historique absurde⁶³ ». Nonobstant, juste quelques années plus tard, il déplacera l'axe central de ses théories historiques, depuis la démonstration d'une Chine initialement non unifiée, jusqu'à l'affirmation de la légitimité territoriale d'une grande Chine. En 1936, suite à la publication de la revue bimensuelle *Yugong*, Gu Jiegang collabora notamment avec Shi Nianhai 史念海 pour rédiger *l'Histoire de l'évolution des territoires chinois* (*Zhongguo jiangyu yange shi* 中國疆域沿革史). Dans l'introduction au premier chapitre, il écrit :

61. En conséquence, ce n'est que dans la préface de *Guoshi Yaoyi* 國史要義 (*Points clés de l'histoire nationale*) rédigé en 1942 (cf. Liu Yizheng 1948), que Liu Yizheng mettra l'accent sur « la conformité du territoire, la droiture du peuple, et une parfaite moralité ». Voir CHEN Baoyun 2010.

62. Premier vers d'un poème de Lu Xun 魯迅 : *Inscription autographe sur une petite photographie* (*Ziti xiaoxiang* 自題小像), écrit à Tokyo en 1903 sur le dos d'une photographie où il apparaît après s'être coupé la natte, et qui s'achève sur le vers « Je sacrifierai mon sang à l'empereur Xuanyuan » [l'empereur Jaune, ancêtre mythique de la race Han].

63. Voir le travail de Gu Jiegang publié en 1926, « Qin Han tongyi de youlai he zhanguo ren duiyu shijie de xiangxiang » 秦漢統一的由來和戰國人對於世界的想象 (« L'origine de l'unité des Qin et des Han et comment on imaginait le monde durant la période des Royaumes combattants »), in Gu Jiegang 2010, vol. 6, p. 33.

À l'époque des empereurs d'autrefois, le groupe ethnique Han vivait dans la Plaine centrale, encerclé par des peuples étrangers prédateurs; les anciens déployaient tous leurs efforts, épuisaient leur énergie et travaillaient avec acharnement pour que nous puissions parvenir à la situation récente (c'est-à-dire la Chine moderne).

Remontant jusqu'aux débuts de « l'ère des anciens empereurs », il écrit encore :

La division en districts des territoires semble avoir été déjà instituée et avoir laissé des traces à leur époque : depuis le « Tribut de Yu » [chapitre du *Livre des documents*], les neuf circonscriptions, puis les douze circonscriptions, et enfin les neuf grandes circonscriptions instituées selon la tradition, connurent chacune la prospérité durant un temps, et peuvent toutes représenter l'idéal du système des territoires selon les anciens.

De toute évidence, ce point de vue diverge sensiblement de celui des meneurs du mouvement des « Discussions critiques sur l'histoire de l'Antiquité » durant les années 1920. En effet Gu Jiegang, d'une part, utilise l'expression « anciens empereurs », admettant ainsi implicitement les termes « empereurs Han » employés par Zhang Taiyan et d'autres, et soulignant de fait la connotation nationaliste Han; d'autre part, il fait remarquer « les difficultés auxquelles ont fait face les anciens pour élargir le territoire », adoptant le concept de « république des cinq ethnies » mis en avant notamment par Liang Qichao. Gu Jiegang semble avoir progressivement pris ses distances avec cette position sceptique à l'égard de l'Antiquité selon laquelle la race chinoise n'était pas issue d'une seule source et les territoires n'étaient probablement pas unifiés. Il adhèrera à l'idée de « l'intégration des régions éloignées à la Chine », et soutiendra une « Chine » et une « nation chinoise ».

Nous ne pouvons décomposer ici dans tous ses détails le processus d'évolution de la pensée des intellectuels chinois; notons néanmoins le fait suivant. Après 1930, l'opinion publique chinoise a globalement conscience de l'intérêt que portent les Japonais à la Mandchourie et à la Mongolie. Dans le monde académique, outre les ouvrages de Hamada Kosaku, *L'aube de la civilisation de l'Asie orientale, observée depuis l'archéologie* (*Zi kaoguxue shang guan-cha Dongya wenming de liming* 自考古學上觀察東亞文明的黎

明), et de Ogawa Takuji, *Études sur les anciennes ethnies de Chine* (*Zhongguo gu minzu di yanjiu* 中國古民族底研究), de nombreux écrits consacrés à la Mandchourie et à la Mongolie ont attiré l'attention des cercles académiques chinois. Dans la sphère politique, les prétendues théories sur la fondation du Mandchoukouo et sur l'indépendance de la Mongolie, telles que mentionnées dans *Théorie japonaise concernant la colonisation de la Mandchourie et de la Mongolie* (*Ribenren Man-Meng zhimin lun* 日本人滿蒙殖民論) de Zong Guangyan 宗光彥, entre autres, ont soulevé l'indignation du pays tout entier et provoqué le changement d'attitude du monde académique, comme le montre l'anecdote suivante : en 1933, les Japonais s'adressent à la noblesse de la Mongolie intérieure, et incitent les Mongols à s'affranchir de la Chine en obtenant leur indépendance. À cette époque, Tan Tiwu 譚惕吾, femme lettrée que Gu Jiegang a toujours admirée, se déplace de son propre chef en Mongolie intérieure afin d'enquêter sur cette affaire, et donnera fin décembre 1933 à l'université de Yanjing (ancien nom de Pékin) une conférence intitulée « Compte-rendu de la réunion de Bailingmiao et impressions sur la Mongolie intérieure » (« Bailingmiao huiyi jingguo ji Neimeng yinxiang » 百靈廟會議經過及內蒙印象), révélant la relation entre le mouvement d'indépendance de la Mongolie intérieure et les manœuvres japonaises. Gu Jiegang mentionnera cette situation dans son journal durant plusieurs jours d'affilée. Nous soupçonnons que, d'une certaine manière, l'enquête et la conférence de Tan Tiwu ont exercé une influence majeure sur le revirement idéologique de Gu Jiegang, et l'ont probablement conduit à fonder conjointement avec elle la revue bimensuelle *Yugong* l'année suivante⁶⁴.

64. Gu Jiegang 2007, 31/12/1933.

« Le peuple chinois est un » : de la controverse du journal *Yishi bao* en 1939 à la théorie de la nation chinoise de Tchang Kai-chek dans *Destin de la Chine*

En 1937 survient l'incident du pont Marco Polo, que suit immédiatement la chute de Pékin. Les troupes japonaises envahissent rapidement le Sud, tandis que l'armée chinoise ne cesse de perdre du terrain. Le siège du gouvernement chinois est progressivement déplacé vers le Sud, et les provinces du Sichuan, du Yunnan, de Guizhou et du Guangxi deviennent les ultimes bases d'opérations du gouvernement nationaliste. Les instituts de recherche, les universités et les chercheurs migrent également peu à peu vers le Sud-Ouest : les régions autrefois marginales sont désormais centrales, et les régions frontalières auparavant d'intérêt mineur deviennent un objet d'attention majeur dans la sphère intellectuelle.

Dans un geste symbolique, le 19 décembre 1938, Gu Jiegang lance la *Revue hebdomadaire des régions frontalières* (*Bianjiang zhoukan* 邊疆周刊), supplément du journal *Yishi bao*, et en rédige l'éditorial, exhortant le public à ne pas oublier « l'histoire des ethnies et des régions frontalières » et à « résister à l'agression des nations ambitieuses⁶⁵ ». Le 1^{er} janvier 1939, il publie dans le premier numéro de l'année du *Yishi bao* un article intitulé « L'expression "région proprement chinoise" ne doit plus être utilisée » (« "Zhongguo benbu" yi ming ji ying fangqi » “中國本部”一名亟應放棄), expliquant que ce terme « témoigne de la falsification et d'une déformation de l'histoire par les Japonais dans le but de s'emparer du territoire chinois ». Au mois de février, le même Gu Jiegang écrit « Le peuple chinois est un » (« Zhonghua minzu shi yi ge » 中華民族是一個), soulignant expressément que « tous les Chinois font partie du peuple chinois », et proclamant solennellement que dorénavant, les peuples chinois ne seront plus divisés en de quelconques autres ethnies, qu'ils soient Han, Mandchous, Mongols, Hui, Tibétains, Miao, etc. La publication de cet article dans le *Yishi bao* du 13 février provoquera une vive

65. Gu Jiegang, *Bianjiang zhoukan*: « fakanci » 邊疆周刊, 發刊詞 (« Éditorial » de la *Revue hebdomadaire des régions frontalières*), in Gu Jiegang 2010, vol. 36, p. 319-321.

réaction dans le monde académique chinois : non seulement le texte sera repris par les périodiques dans tout le pays, mais des intellectuels tels que Zhang Weihua 張維華, Bai Shouyi 白壽彝 et Ma Yi 馬毅 se joindront à la discussion les uns après les autres⁶⁶. Fu Sinian qui affichait depuis quelques années son désaccord avec Gu Jiegang prit l'initiative de lui écrire une lettre dans laquelle il l'enjoignait, en ces temps de crise pour le pays, à ne pas mentionner inconsidérément « des termes à caractère provocateur, comme “ethnie” et “régions frontalières” », et à renoncer à publier le supplément *Revue hebdomadaire des régions frontalières* dans le *Yishi bao*. Fu Sinian souscrit néanmoins au propos de Gu Jiegang, « le peuple chinois est un », et reconnaît qu'il exprime « une conception très juste, qui est en réalité la seule position adoptée dans la sphère politique aujourd'hui sur la question de l'ethnicité ». Dans une lettre envoyée à Zhu Jiahua 朱家驊 et à Hang Liwu 杭立武, Fu Sinian reproche vivement à certains ethnologues de considérer la science de l'impérialisme occidental comme faisant autorité :

Nous sommes engagés dans un processus d'assimilation, et des chercheurs tels que ceux-là, non seulement s'y opposent en utilisant ce genre d'arguments, mais provoquent avant tout des divisions nationales⁶⁷.

Selon Gu Jiegang, Fu Sinian désapprouve la création de la *Revue hebdomadaire des régions frontalières* parce que « publier un texte qui multiplie les analyses sur le nombre d'ethnies du peuple chinois suffit à créer de profonds clivages ». L'article « Le peuple chinois est un » rédigé par Gu Jiegang en réponse à Fu Sinian sera précisément destiné à dissiper les appréhensions de ce dernier et des autres intellectuels⁶⁸. Par ailleurs, les critiques formulées par Fu Sinian à l'endroit de certains ethnologues visaient essentiellement Wu

66. Gu Jiegang, « Zhonghua minzu shi yi ge » 中華民族是一個 (« Le peuple chinois est un »), in Gu Jiegang 2010, vol. 3, p. 94-108. Voir aussi « Wo weishenme xie “Zhonghua minzu shi yi ge” » 我為什麼寫“中華民族是一個” (« Pourquoi j'ai écrit “Le peuple chinois est un” »), *ibid.*, p. 109-116. Sur l'influence majeure de cet article, voir ZHOU Wenjiu et ZHANG Jinpeng 2007, p. 22.

67. Fu Sinian, « Zhi Zhu Jiahua, Hang Liwu » 致朱家驊、杭立武 (« Lettre à Zhu Jiahua et Hang Liwu »), 7/7/1939, in Fu Sinian 2011, vol. 2, p. 1012-1018.

68. Gu Jiegang 2007, vol. 4 (7/2/1939), p. 197.

Wenzao 吳文藻 et Fei Xiaotong 費孝通, de retour en Chine après leurs études à l'étranger. Ces derniers, durant la guerre de résistance contre les Japonais, poursuivirent leurs travaux d'identification des ethnies, voire soutinrent la théorie selon laquelle la « zone proprement chinoise », à savoir la Chine traditionnelle, consistait en dix-huit provinces situées en deçà de la Grande Muraille : d'où l'ire de Fu Sinian et Gu Jiegang, entre autres historiens.

À considérer les choses avec impartialité, Wu Wenzao, Fei Xiaotong et d'autres anthropologues ou ethnologues étaient simplement des chercheurs spécialisés en ethnologie qui acceptaient la définition occidentale d'« ethnie », et espéraient identifier les ethnies chinoises en se fondant sur des aspects tels que la constitution physique, le langage et la culture. Leur compréhension des termes « ethnie » et « nation » différait manifestement de celle qu'en avaient les historiens. Ainsi, dans sa réponse à l'article de Gu Jiegang, Fei Xiaotong différencie l'ethnicité et la nation :

La constitution d'une nation dans son acception politique implique qu'elle s'engage principalement à garantir l'égalité de tout un chacun, mais l'identité d'une nation ne doit pas nécessairement oblitérer les distinctions physiques, linguistiques et culturelles des différentes ethnies ; il peut donc exister dans notre pays des dissemblances entre les Mandchous, les Han, les Mongols, les Hui, les Tibétains et les Miao⁶⁹.

Cependant, ces ethnologues n'avaient probablement pas réalisé que les historiens estimerait cette « identification ethnique » à même de « provoquer des divisions nationales », et n'avaient pas compris que les courants de pensée dominants, incarnés par les cercles académiques durant la guerre de résistance, tendaient à imposer une réflexion globale sur la nation, l'ethnicité et les frontières. De fait, après un ou deux échanges de points de vue, Fei Xiaotong demeura silencieux. Comme il se le remémorera quelques années plus tard :

Je compris bien après que la ferveur patriotique de Monsieur Gu était suscitée à l'époque par la fondation du « Mandchoukouo » dans le Nord-Est durant la période de l'impérialisme japonais, et par l'incitation à la division en Mongolie intérieure. Il éprouvait donc une juste

69. Fei Xiaotong 1939.

et vive indignation, et était farouchement opposé à l'acte d'agression consistant à utiliser le terme « ethnies » pour diviser notre pays. Je soutenais pleinement la position politique qui était la sienne, quoique je ne partageasse pas son avis selon lequel reconnaître que les Mandchous et les Mongols étaient des ethnies revenait à tisser son propre malheur ou à laisser échapper son pouvoir, et que cette affirmation pourrait servir de levier à l'impérialisme pour diviser notre pays. Je ne croyais pas non plus qu'il suffise de ne pas reconnaître l'existence de ces « ethnies » pour éviter que le loup n'entre dans la maison. Un prétexte n'est pas une raison, se départir de ce qui peut donner prise ne signifie pas que l'adversaire déposera les armes. Cependant, un tel débat impliquait la politique et n'était pas bénéfique à la situation d'alors, par conséquent, j'ai cessé d'écrire des articles alimentant la discussion⁷⁰.

Le silence de Fei Xiaotong est emblématique du courant de pensée qui, renonçant à la « république des cinq ethnies », mit l'accent sur la « nation chinoise », démarche devenue progressivement consensuelle au sein des cercles académiques chinois et finalement figée durant la guerre de résistance. Il semble clair que les controverses et querelles au sein de la sphère intellectuelle, ainsi que la pression de l'opinion publique, ont exercé une influence sur les partis politiques et sur le gouvernement. De fait, le gouvernement national mettra en place divers comités dans le Sud-Ouest, les partis nationaliste et communiste feront connaître leur point de vue au sujet des Miao et des Yi du Sud-Ouest, et la commission d'État à l'éducation de l'histoire-géographie, ainsi que la commission d'État à l'éducation sur les régions frontalières, relevant toutes deux du ministère de l'Éducation, tiendront spécialement à valider la « position sur l'ethnicité » et la « représentation de l'histoire » de leurs matériels pédagogiques. Cette démarche fit l'objet d'une approbation unanime dans les cercles politiques et intellectuels. Selon Fu Sinian,

70. Fei Xiaotong 費孝通, « Gu Jiegang xiansheng bainian ji » 顧頤剛先生百年祭 (« En l'honneur du centenaire de Monsieur Gu Jiegang »), in FEI Xiaotong 1999, vol. 13, p. 26-27. Récemment, certains ont souligné que la thèse d'une « nation chinoise comme structure d'unité dans la diversité » proposée par Fei Xiaotong à la fin de sa vie réformait légèrement en réalité sa position initiale, qui soulignait unilatéralement la « diversité » ; intégrant discrètement une partie des conceptions de Gu Jiegang, Fei Xiaotong en arrive à la vue plus inclusive d'une structure plurielle et intégrée. Voir ZHAO Xudong 2012, p. 53.

Les Trois principes du peuple, l'histoire et la géographie de la Chine, l'histoire et la géographie des régions frontalières, et la relation entre la Chine et les régions limitrophes, entre autres, doivent être compilés en un exposé simple, et traduits dans les groupes de langues mentionnés ci-dessus (à savoir les langues tibéto-birmanes, la langue Shan, les langues Miao-Yao, les langues Yue et les langues Puxian)⁷¹.

Gu Jiegang et Ma Yi préconisèrent quant à eux que les manuels d'histoire fussent réécrits, afin de « créer un nouveau canevas historique », et de « porter un jugement critique sur la perte de cohésion des cercles académiques, causée par la contamination de l'impérialisme depuis la fin des Qing⁷² ».

« Grandes et petites branches d'un même lignage » : la constitution d'une grande nation « intégrant les régions éloignées à la Chine »

Durant les temps de crise majeure que traverse dès lors le peuple chinois, les principaux cercles académiques font en tous points retour aux idées introduites par Liang Qichao à l'époque où il définissait culturellement les questions relatives à la nation et aux ethnies. Voici un résumé de ces idées : 1. La nation chinoise, y compris l'ethnie Han, est le fruit de l'amalgame de toutes les ethnies au cours de l'histoire ; 2. Les groupes ethniques Han, mandchous, mongols, tibétains, Hui et Miao font tous partie du peuple chinois ; 3. « Ethnie » doit être différenciée de « race » : elle se détermine principalement par la culture et non par la consanguinité ou la constitution physique ; 4. L'empire du Milieu est un État-nation que

71. Voir Fu Sinian 2011, février 1942, p. 1229.

72. Gu Jiegang et Ma Yi, « Jianyi dingzheng shanggu lishi Hanzu quzhu miaozu juzhu Huang he liuyu zhi chuanshuo, yi saochu guozu tuanjie zhi zhang'ai an » 建議訂正上古歷史漢族驅逐苗族居住黃河流域之傳說，以掃除國族團結之障礙案 (« Proposition pour rectifier la légende de l'expulsion par l'ethnie Han de l'ethnie Miao installée dans le bassin du fleuve Jaune, pour éliminer les obstacles à l'unité nationale »), cité par YOSHIKAI Masato 2008-2011, vol. 6, note n° 345, p. 114. Ce document a été soumis à la deuxième session de la commission d'État de l'Éducation dans les régions frontalières du ministère de l'Éducation en juin 1941.

l'on appelle Chine et qui en temps de crise doit préserver l'unité, en accord avec la citation « Nous sommes nés de la même racine⁷³ ».

Or, la voix qui a le plus de poids durant cette période est celle que fait entendre Tchang Kai-chek 蔣介石 dans *Destin de la Chine* (*Zhongguo zhi mingyun* 中國之命運), publié en 1942. Ce livre fut rédigé par lui-même et révisé par Tao Xisheng 陶希聖 et d'autres. Dans le premier chapitre intitulé « Évolution et développement du peuple chinois » (« Zhonghua minzu de chengzhang yu fada » 中華民族的成長與發達), Tchang Kai-chek compare les groupes ethniques chinois vivant à l'intérieur des frontières aux « grandes et petites branches d'un même lignage ». Il souligne à dessein que la Chine a trois mille ans d'histoire, qu'en termes de territoire elle comprend le fleuve Jaune, le Changjiang, les fleuves Heilongjiang et Zhujiang, qu'en termes d'ethnies elle est composée par les Kitan, les Jurchen, les Mongols, les Mandchous, et qu'ils ont tous été assimilés au peuple chinois, « s'amalgamant en un tout, sans trace de dissemblance ». Il écrit :

Au regard de l'histoire de l'évolution de notre nation, le peuple chinois est issu de l'amalgame de nombreux clans⁷⁴.

Du point de vue des intellectuels de cette époque, pénétrés d'un profond sentiment nationaliste et dotés d'une conscience nationale, il s'agit à n'en pas douter d'une manœuvre habile ayant pour but de réaliser « l'intégration des régions éloignées à la Chine ». Différentes voix discordantes se feront entendre durant cette période, mais cette idée fondamentale s'imposera en tout état de cause comme un thème prépondérant⁷⁵.

Traduction de Cécile Boussin

73. Fragment d'un poème de Cao Zhi, à l'époque des Trois Royaumes. (NdT.)

74. TCHANG Kai-chek 1946, p. 2-3.

75. Suite à la publication de *Destin de la Chine*, Chen Boda 陳伯達 et d'autres rédigèrent une réponse au nom du Parti communiste chinois : « Ping *Zhongguo zhi mingyun* » 評《中國之命運》 (« Critique de *Destin de la Chine* »). Chen Boda y établit un rapprochement entre la phrase de Tchang Kai-chek « grandes et petites branches d'un même lignage », et la théorie fasciste de la ségrégation basée sur les liens du sang. En réalité, son propos reste fondé sur trois points : 1. Les ethnies possèdent « une langue, un territoire, une vie économique communs, et partagent une même structure mentale issue de

Références des ouvrages cités

ARIGA Nagao 1899.

ARIGA Nagao 有賀長雄, « Baoquan Zhina lun » 保全支那論 (« Théorie sur la préservation de la Chine »). Traduction chinoise, voir *Lun Zhongguo* 論中國 (*Sur la Chine*), in *Qingyi bao quanbian* 清議報全編 (*Série intégrale du journal Qingyi*), vol. 5, 1899.

BANNO Junji 1974.

BANNO Junji 阪野潤治, « Tōyō-meishu-ron to datsua-nyūō-ron — Meiji-chūki Ajia-shinshutsu-ron no niruikai » 東洋盟主論と脱亞入歐論—明治中期アジア進出論の二類型 (« La Théorie du chef de la ligue asiatique et la Théorie de la fuite de l'Asie: deux formes d'expansionnisme au second tiers de l'ère Meiji »), in *Kindai Nihon no taigai-taido* 近代日本の對外態度 (*Attitude du Japon moderne dans les relations internationales*), Seizaburo Sato (éd.), Presses Universitaires de Tokyo, 1974.

CHEN Baoyun 2010.

CHEN Baoyun 陳寶雲, *Xueshu yu guojia: shidi xuebao jiqi xueren qun yanjiu* 學術與國家: 史地學報及其學人群研究 (*Réflexion académique et État: étude sur le Journal d'histoire et de géographie et son groupe d'universitaires*), Anhui jiaoyu chubanshe, 2010.

DING Wenjiang 1935.

DING Wenjiang 丁文江, « Zhongyang yanjiuyuan de shiming » 中央研究院的使命 (« La mission de l'Academia sinica »), *Dongfang zazhi*, vol. 32, n° 2, 16/1/1935.

DU Zhengsheng 2003.

DU Zhengsheng 杜正勝 *et al.*, *Xin xueshu zhi lu* 新學術之路 (*Une nouvelle voie académique*), Taipei, Academia sinica, 2003.

FAN Zuyu 1981.

FAN Zuyu 範祖禹, *Tang jian* 唐鑒 (*Miroir des Tang*), Shanghai guji chubanshe, 1981.

leur culture commune » ; 2. La Chine est historiquement composée de nombreuses ethnies dont l'assimilation progressive résulte de luttes sans pitié et non d'un heureux amalgame ; 3. Si l'exposé de Chen Boda est lui-même sensiblement teinté de nationalisme Han, il dénonce dans le *Destin de la Chine* un « chauvinisme Han qui brime les ethnies minoritaires ».

FEI Xiaotong 1939.

FEI Xiaotong 費孝通, « Guanyu minzu wenti de taolun » 關於民族問題的討論 (« Discussion sur le problème des nationalités »), *Yishi bao*, 1/5/1939.

FEI Xiaotong 1999.

FEI Xiaotong 費孝通, *Fei Xiaotong wenji* 費孝通文集 (*Recueil de textes de Fei Xiaotong*), Quanyan chubanshe, 1999.

FU Sinian 2003.

FU Sinian 傅斯年, *Fu Sinian quanji* 傅斯年全集 (*Œuvres complètes de Fu Sinian*), Hunan jiaoyu chubanshe, 2003.

FU Sinian 2011.

FU Sinian 傅斯年, *Fu Sinian yi zha* 傅斯年遺劄 (*Correspondance de Fu Sinian*), éditions de l'Institut d'histoire de l'Academia sinica, 2011.

GE Zhaoguang 2012.

GE Zhaoguang 葛兆光, « Zai lishi, zhengzhi yu guojia zhijian de minzushi » 在歷史、政治與國家之間的民族史 (« L'histoire des ethnies, entre histoire, politique et États »), *Nanfang Zhoumo*, 7/9/2012.

GONG Debai 1921.

GONG Debai 龔德柏, « Qing kan woren bingtun Zhongguo shu » 請看倭人並吞中國書 (« Lisez la "Dissertation sur l'annexion de la Chine" par les Japonais »), *Liuri xuesheng jibao*, vol. 1, n° 1, 15/3/1921.

GRAHAM D. C. 1932.

GRAHAM D. C., « Ancient White Men's Graves », *Journal of the West China Border Research Society* vol. 5, 1932.

GU Jiegang 1982.

GU Jiegang 顧頡剛, *Gushi bian* 古史辯 (*Discussions critiques sur l'histoire de l'Antiquité*), Shanghai guji chubanshe, 1982.

GU Jiegang 2007.

GU Jiegang 顧頡剛, *Riji* 日記 (*Journal*), Taipei, Lianjing chuban gongsi, 2007.

GU Jiegang 2010.

GU Jiegang 顧頡剛, *Gu Jiegang quanji* 顧頡剛全集 (*Œuvres complètes de Gu Jiegang*), Pékin, Zhonghua shuju, 2010.

HSÜ Immanuel 1960.

HSÜ Immanuel (Xu Zhongyue 徐中約), *China's Entrance into the Family of Nations: The Diplomatic Phase, 1858-1880*, Harvard University Press, 1960.

HUANG Xingtao 2002.

HUANG Xingtao 黃興濤, « Xiandai “Zhonghua minzu” guannian de lishi kaocha — jianlun Xinhai geming yu Zhonghua minzu rentong zhi guanxi » 現代“中華民族”觀念的歷史考察—兼論辛亥革命與中華民族認同之關係 (« Enquête historique sur le concept moderne de “peuple chinois”: discussion sur la relation entre la Révolution de 1911 et l'identité du peuple chinois »), *Zhejiang shehui kexue*, 2002, n° 1.

JIANG Zhiyou 1903.

JIANG Zhiyou 蔣智由 (Guanyun 觀雲), « Zhongguo shanggu jiu minzu zhi shiying » 中國上古舊民族之史影 « Histoire des anciennes ethnies chinoises dans la haute antiquité », *Xinmin congbao* n° 31, 1903, p. 1-13.

JIANG Zhiyou 1905.

JIANG Zhiyou 蔣智由, « Zhongguo renzhong kao » 中國人種考 (« Étude sur la race chinoise ») 1 & 2, *Xinmin congbao* n° 35 et n° 37, 1905.

KUWABARA Jitsuzo 1968.

KUWABARA Jitsuzo 桑原鷺藏, *Kuwabara Jitsuzo zenshū* 桑原鷺藏全集 (*Euvres complètes de Kuwabara Jitsuzo*), Tokyo, Iwanami Shoten, 1968.

LEVENSON Joseph R. 1968.

LEVENSON Joseph R., *Confucian China and its Modern Fate: A Trilogy*, Berkeley, University of California Press, 1968. Version chinoise: *Rujiao Zhongguo ji qi xiandai mingyun* 儒教中國及其現代命運, traduction de Zheng Dahua 鄭大華, Pékin, Zhongguo shehui kexue chubanshe, 2000.

Li Ji 2006.

Li Ji 李濟, *Li Ji wenji* 李濟文集 (*Recueil de textes de Li Ji*), Shanghai renmin chubanshe, 2006.

Li Jinhua 2012.

Li Jinhua 李金花, « Hewei Tongusi — cong bijiao shiye kan Shiluguo yu Ling Chunsheng de tonggu siren lishi yanjiu » 何為通古斯—從比較視野看史祿國與凌純聲的通古斯人歷史研究 (« Qui sont les Toungouses: point de vue comparatif des études de Shirokogoroff et de Ling Chunsheng sur l'histoire du peuple toungouse »), in *Wenhua xuekan*, n° 1, 2012, p. 111-115.

Li Yiyuan 2002.

Li Yiyuan 李逸園, *Li Yiyuan zi xuanji* 李逸園自選集 (*Euvres choisies par Li Yiyuan*), Shanghai jiaoyu chubanshe, 2002.

LIANG Qichao 1936.

LIANG Qichao 梁啟超, *Yinbingshi heji* 飲冰室合集 (*Collection de textes du Studio de l'eau glacée*), Pékin, Zhonghua shuju, 1936.

LIANG Siyong 1932.

LIANG Siyong 梁思永, « Ang'angxi shiqian yizhi » 昂昂溪史前遺址 (« Les sites préhistoriques d'Ang'angxi »), *Shiyusuo jikan*, vol. 4, n° 1, 1932.

LING Chunsheng 1990.

LING Chunsheng 凌純聲, *Songhua jiang xiayou de Hezhe zu* 松花江下遊的赫哲族 (*La minorité Hezhe du cours inférieur de la rivière Songhua*), Institut d'histoire et de philologie, 1934, réimpr. Shanghai wenyi chubanshe, 1990.

LING Chunsheng & RUI Yifu 2003.

LING Chunsheng 凌純聲, RUI Yifu 芮逸夫, *Xiangxi Miaozu diaocha baogao* 湘西苗族調查報告 (*Rapport d'enquête sur l'ethnie Miao de l'ouest du Hunan*), réimpr. Beijing Minzu chubanshe, 2003.

LIU Yizheng 1921.

LIU Yizheng 柳詒徵, *Shidi xuebao* « xu » 史地學報序 (« Préface » du *Journal d'histoire et de géographie*), in *Shidi xuebao*, vol. 1, n° 1, nov. 1921.

LIU Yizheng 1948.

LIU Yizheng 柳詒徵, *Guoshi yaoyi* 國史要義 (*Points clés de l'histoire nationale*), Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1948.

MA Dazheng & LIU Di 1998.

MA Dazheng 馬大正, LIU Di 劉荻, *Ershi shiji de Zhongguo bianjiang yanjiu* 二十世紀的中國邊疆研究 (*Étude sur les frontières chinoises au XX^e siècle*), Heilongjiang jiaoyu chubanshe, 1998.

MA Rong 2002.

MA Rong 馬戎, « Du Wang Tongling Zhongguo minzushi » 讀王桐齡《中國民族史》 (« Lecture de *Ethno-histoire de la Chine* de Wang Tongling »), *Beijing daxue xuebao* n° 3, 2002.

OZAKI Yukio 1899.

OZAKI Yukio 尾崎行雄, « Lun Zhina zhi yunming » 論支那之運命 (« Sur le destin de la Chine »), in *Zhina chufen an* 支那處分案 (*Affaires concernant la Chine*). Traduction chinoise, *Qingyi bao quanbian* 清議報全編 (*Série intégrale du journal Qingyi*), vol. 5, 1899.

RUI Yifu 1951.

RUI Yifu 芮逸夫, « Boren kao » 夔人考 (« Recherches sur le peuple Bo »), *Shiyusuo jikan* (*Revue de l'Institut d'histoire et de philologie*), n° 23, 1951.

SAKEDA Masatoshi 1978.

SAKEDA Masatoshi 酒田正敏, *Kindainihon ni okeru taigaikō-undō no kenkyū* 近代日本における對外硬運動の研究 (*Recherches sur le*

mouvement de durcissement à l'égard des puissances étrangères dans le Japon moderne), Presses Universitaires de Tokyo, 1978.

TAO Yunda 1936.

TAO Yunda 陶雲達, « Guanyu Moxie zhi mingsheng fenbu yu qianyi » 關於麼些之名稱分布與遷移 (« À propos du nom, de la répartition et de la migration du peuple Naxi »), *Shiyusuo jikan*, vol. 7, n° 1, 1936.

TCHANG Kaï-cheh 1946.

TCHANG Kaï-cheh 蔣介石, *Zhongguo zhi mingyun* 中國之命運 (*Destin de la Chine*), Sanqingtuan pingjin zhibu, 1946.

WANG Jianmin 1997.

WANG Jianmin 王建民, *Zhongguo minzuxue shi* 中國民族學史 (*Histoire de l'ethnologie chinoise*), Yunnan jiaoyu chubanshe, 1997.

YANG Tianshi 1993.

YANG Tianshi 楊天石, « Cong “pai Man geming” dao “lian Man geming” » 從“排滿革命”到“聯滿革命” (« De la “révolution anti-Mandchoue” à la “révolution de l’alliance aux Mandchous” »), in YANG Tianshi (éd.), *Minguo zhanggu* 民國掌故 (*Histoires sur la République*), Beijing qingnian chubanshe, 1993.

YANO Jin'ichi 1922.

YANO Jin'ichi 矢野仁一, « Manmōzō wa shina no ryōdo ni arazaru-ron » 滿蒙藏は支那本來の領土に非る論 (« La Mandchourie, la Mongolie et le Tibet n'appartiennent pas initialement au territoire chinois »), *Journal diplomatique* n° 412, 1922.

YOSHIKAI Masato 2008-2011.

YOSHIKAI Masato 吉開將人, *Naizoku-shi no kindai* 苗族史の近代 (*Discours modernes sur l'histoire des Miao*), vol. 1-7, in *Notes de recherche du département de littérature de l'université d'Hokkaido*, n° 124-134, 2008-2011.

ZHA Xiaoying 2012.

ZHA Xiaoying 查曉英, « Zhengdang de lishiguan — lun Li Ji de kaoguxue yanjiu yu minzu zhuyi » 正當的歷史觀——論李濟的考古學研究與民族主義 (« Un juste point de vue historique: Sur les recherches archéologiques et le nationalisme de Li Ji »), *Kaogu* n° 6, 2012, p. 82-92.

ZHANG Dan & WANG Renzhi 1977.

ZHANG Dan 張丹, WANG Renzhi 王忍之, *Xinhai geming qian shinian jian shilun xuanji* 辛亥革命前十年間時論選集 (*Œuvres choisies de la décennie précédant la Révolution de 1911*), Sanlian shudian, 1977.

ZHANG Guangzhi 2010.

ZHANG Guangzhi 張光直, « Ershi shiji houban de Zhongguo kaoguxue » 二十世紀後半的中國考古學 (« L'archéologie chinoise dans la seconde moitié du xx^e siècle ») in *Kaoguxue zhuanti liu jiang* 考古學專題六講 (*Six conférences sur le thème de l'archéologie*), Sanlian shudian, 2010.

ZHANG Qiudong 2010.

ZHANG Qiudong 張秋東, « “Wenhua lieqi” yu “zhengzhi zijue” — Ling Chunsheng deng yu Shi Qigui de Xiangxi Miaozu yanjiu bijiao fenxi » “文化獵奇”與“政治自覺” — 凌純聲等與石啟貴的湘西苗族研究比較分析 (« “Curiosité culturelle” et “conscience politique” : Analyse comparative des études de Ling Chunsheng et de Shi Qigui sur l'ethnie Miao de l'ouest du Hunan »), *Revue académique du collège de Leshan*, vol. 5, n° 3, 2010, p. 108-112.

ZHANG Taiyan 1985.

ZHANG Taiyan 章太炎, *Zhang Taiyan quanji* 章太炎全集 (*Œuvres complètes de Zhang Taiyan*), Shanghai renmin chubanshe, 1985.

ZHAO Xudong 2012.

ZHAO Xudong 趙旭東, « Yiti duoyuan de zuqun guanxi lunyao » 一體多元的族群關係論要 (« Étude des relations ethniques : unité et diversité »), *Shehui kexue*, vol. 4, 2012.

ZHOU Jinghong 2006.

ZHOU Jinghong 周競紅, « Cong Hanzu minzu zhuyi dao Zhonghua minzu zhuyi — Qingmo Minchu Guomindang jiqi qianshen zuzhi de bianjiang minzu guan zhuanxing » 從漢族民族主義到中華民族主義—清末民初國民黨及其前身組織的邊疆民族觀轉型 (« Du nationalisme Han au nationalisme chinois : évolution des idées sur les populations frontalières au sein du Guomindang et chez ses prédécesseurs à la fin des Qing et au début de la République »), *Minzu yanjiu*, 2006, n° 4.

ZHOU Wenjiu & ZHANG Jinpeng 2007.

ZHOU Wenjiu 周文玖, ZHANG Jinpeng 張錦鵬, « Guanyu “Zhonghua minzu shi yi ge” xueshu lunbian de kaocha » 關於“中華民族是一個”學術論辯的考察 (« Étude sur le débat académique à propos de “Le peuple chinois est un” »), *Minzu yanjiu*, vol. 3, 2007.

ZOU Rong 1971.

ZOU Rong 鄒容, *Geming jun* 革命軍 (*L'Armée de la Révolution*), Zhonghua shuju, 1971.